

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires: <i>Pagination continue.</i>  |                                     |   |

C. A. B. 2114

# LE MONDE ILLUSTRÉ

**ABONNEMENTS :**

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

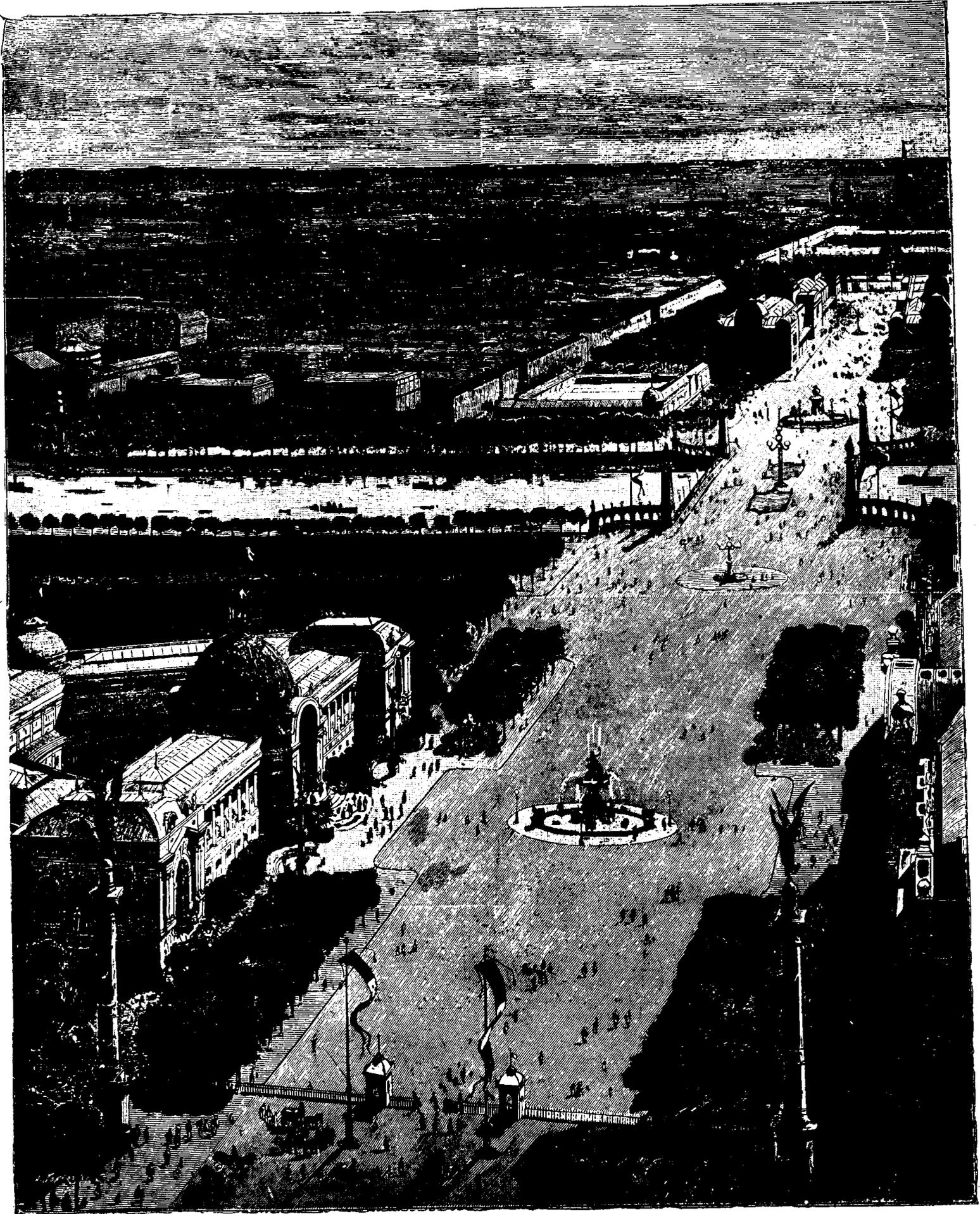
15<sup>ME</sup> ANNÉE, No 769.—SAMEDI, 28 JANVIER 1899

**BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires**

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

**ANNONCES :**

La ligne, par insertion - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



L'EXPOSITION DE 1900. - Vue des nouveaux palais des Champs-Élysées

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 28 JANVIER 1899

## SOMMAIRE

TEXTE.—Chronique parisienne, par R. Brunet.—Les constructions provisoires, par de Marchie.—Poésie : Rimes d'hiver, par Paul Ivry.—M. Elz. Roy, par E.-Z. Massicotte.—Une chasse à la lumière.—Poésie : Au gré du vent, par A.-H. de Trémaudan.—Un poète canadien, par de Thermes.—Incantade, par Violette.—Union d'une française et d'un arabe.—Le mystère de la forêt par Jacquot.—Science récréative.—Description des toilettes.—Une nouvelle machine à voler.—Chances de mariage pour une femme.—Conseils pratiques.—Propos du docteur.—Bibliographie.—Amusements.—Primes du mois de décembre.—Jeux et amusements.—Le billard.—Feuilletons : Rosalba ou les deux amours : L'orpheline.—Choses et autres.

GRAVURES.—L'Exposition Universelle de Paris en 1900 : Vue des nouveaux palais des Champs-Élysées.—Une nouvelle machine à voler.—Le mariage d'une Française et d'un chef Arabe, en Algérie.—Beaux-Arts : Grand embarras.—Grande mode (4 toilettes).—Coupe d'un volcan.—Billard.—Gravure-devinette.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 27 décembre 1898

Le froid nous enveloppe de frissons. Les gens passent penchés, et la brise d'hiver souffle ses rafales qui glacent les pauvres êtres trop légèrement vêtus.

C'est la température que nous avons depuis quelques jours.

Mais parlons de Noël, du réveillon.—Là-dessus, je vais vous raconter comment mon meilleur ami, E..., a passé sa veille de Noël.—Nous nous sommes rencontrés au réveillon du Café Voltaire. Et pendant que nous buvions du "Royal Crémant" carte d'or, le fameux champagne du Comte de Castellane, il me dit :

—A dix heures, je suis parti au Moulin-Rouge où l'on donnait une fête fameuse, un grand gala, une redoute féerique. Le dessin du cortège était signé Rœdel, et c'était tout dire.

—J'entre dans la vaste salle du Moulin qui était toute illuminée et toute pavoisée. Des girandoles de lumières et de fleurs donnaient un air de fête ; et de jolies femmes évoluaient dans ce décor, clamant la joie et la folie du plaisir.

—Je n'avais pas assez de mes deux yeux pour admirer ces images de rêves. La musique chantait ; les déesses du diable pervers dansaient des rondes infernales, voulant abolir toutes les vertus devant leur beauté affriolante.

—A un bout de la salle, des nègres appelaient l'imbécillité charnelle à venir voir les "dances orientales" les plus sensuelles.

—Les rires emplissaient le moulin dont les grandes ailes tournent, au dehors, leurs étranges lumières multicolores.

—Mais, voici que sur le coup de onze heures, s'ouvrent les portes de la pièce mystérieuse. Et le cortège apparaît.

—Vraiment, j'adore le plaisir, et je voudrais entendre retentir toujours ses grelots ; cependant, il doit y avoir des bornes. Et, je t'assure, mon cher, que j'ai été saisi d'une juste et indicible horreur quand j'entendis l'orchestre qui criait dans les cuivres : *Jouez hautbois, résonnez musettes !—Il est né le divin Enfant.—Jouez hautbois, résonnez musettes !*

—Tous les pieux souvenirs de mon enfance me vinrent à la tête. J'avais le cœur serré !

—Pour moi, vois-tu, cette hymne du vieux Noël ; *Il est né le divin Enfant, jouez hautbois, résonnez musettes !*—je la garde en moi précieusement. C'est le parfum le meilleur du Noël d'autrefois. Je me souviens que c'est en pensant à ce cantique, que j'avais hâte d'entendre à la messe de Minuit, que je m'endormais tous les 24 décembre. C'est pendant qu'il chantait dans mes rêves, que le "petit Jésus" emplissait mes chaussettes de bonbons. Ah ! l'heureux temps de jadis !

—Décrire le cortège, dire ce qu'il représentait et en donner des détails, n'est pas possible. Le Vice, ambassadeur de l'Enfer, se pavait triomphant.

—Je sortis écéuré. Minuit sonnait à toutes les églises. Je partis à la messe. Je voulais entendre chanter pieusement l'admirable mélodie qu'on venait de profaner au Moulin-Rouge.

—Dans l'église, la musique me semblait plus majestueusement belle. Là, mon cœur battait avec plus d'aise. Enfin, j'étais content !

Ed... me raconta tout cela d'une voix si sincère, que j'éprouvais du plaisir à l'écouter parler. Quel brave garçon ! me dis-je.

J'écris ces lignes, parce qu'elles ne manquent point de psychologie et qu'elles disent un peu de vie parisienne.

Lundi, 2 janvier 1899

J'écrivais hier, dans *La Revue des Deux Frances* : (\*)

Enfin, nous applaudissons de tout cœur à la nomination d'un Canadien-français qui devra représenter, à l'Exposition de Paris, la province de Québec.

M. J.-X. Perreault a été choisi, et cette nomination nous paraît excellente.

Tous les jours, on vient nous demander si le gouvernement canadien sommeille ?

C'est que tous les gouvernements ont déjà envoyé leurs délégués à Paris, où ils poursuivent un travail utile et nécessaire.

Comme je le disais naguère, dans le MONDE ILLUSTRÉ, le Canada ne se presse pas, et, ce qui est pénible à constater, c'est qu'il est le seul pays montrant pareille apathie.

On peut vraiment se désoler, quand on songe à ce qui est fait pour le Canada et à ce qui pourrait être fait. Attendons-nous d'être invités à l'Exposition de Paris par notre souveraine, l'Angleterre ? Attendons-nous un signe d'elle ?

Peut-être que l'Angleterre n'est pas très pressée de nous dire : "Allons, mes enfants, pressez-vous un peu plus ! Je vous le permets."

Nous espérons que M. J.-X. Perreault ne tardera pas à venir à Paris, où sont déjà tous les autres commissaires de l'Exposition.

"Le Canada est une nation." Et il est encore temps de le prouver.

Une autre question se pose, puisque l'on a voulu choisir autant de commissaires qu'il y a de provinces au Canada : Quel sera le président de cette commission de commissaires ?

Un journal anglais estime que c'est le représentant de la province d'Ontario qui devrait être choisi. Ah ! vraiment, cher confrère, celle-là est bien bonne !

Incontestablement, la présidence de la commission appartient au représentant français du Canada. Car l'Exposition a lieu à Paris et non à Londres.

(\*) No de janvier 1899.

Nous reparlerons, d'ailleurs, de cette question, dès que nos renseignements seront plus complets.

En attendant, nous sommes très anxieux de savoir quand nos représentants seront envoyés à Paris ?

Les grands journaux parisiens et les Français qui s'intéressent à notre pays sont très étonnés de voir que le Canada ne se presse pas plus d'envoyer ici les commissaires actuellement nommés.

Un confrère parisien insinue que nos ministres anglais iraient peut-être plus vite s'il s'agissait d'une exposition universelle à Londres.

Qu'en pense-t-on ?

Actuellement, triomphe, à l'Odéon, la *Reine Fiammette* de Catulle Mendès.

Au soir de la deuxième représentation, Madame Catulle Mendès écrit sur son programme de la pièce au bas du portrait de Mme Segond-Weber, ces vers jolis qui montrent combien les Muses favorisent la maison de M. Catulle Mendès :

"Belle image très pure avec des yeux de foi  
Et le geste croisé des bras sur la poitrine,  
Ta lèvre s'extasie et frémit, purpurine,  
Cependant qu'éperdu tu devines pourquoi.

Tu sembles, radieux, le jeune apôtre-roi  
Que dans les cadres d'or des pages on burine,  
On lit sur ton front haut la très sainte doctrine,  
Et les pâles chemins s'illuminent de toi.

Et tu sembles aussi, magique belle image,  
Saluant le vieux Rêve en un suprême hommage,  
Être notre premier et puéril espoir,

L'espoir-matin ressuscité par un clair soir  
En notre âme, palais aux murailles amies,  
Parmi le calme épars des splendeurs endormies."

Combien joli ! le hors texte de *La Revue des Deux Frances*, du mois de janvier 1899, qui encadre la poésie de Jean Richepin.

Et vraiment, l'illustre ami du Père Monsabré, le Père Dominicain Vincent Maumus, va bien loin dans son article : *L'Eglise et les temps nouveaux*.

Les idées sont larges et hautes. Et ses prophéties semblent venir d'un inspiré que demain saluera avec respect.

Enfin lisez, et vous verrez bien des choses intéressantes dans ce numéro de janvier dont voici le sommaire :

Janvier, par J. Richepin ; L'Eglise et les temps nouveaux, par le P. V. Maumus ; La Pluie, par Paul Chauvet ; L'Amérique avant Christophe Colomb, par B. Sulte ; Elle, par R. Brunet ; Partance, par Marc Legrand ; Projet d'une expédition au Pôle Nord, par Capt. J.-E. Bernier ; L'Américanisme, par Georges Grappe ; Le pôle sud est découvert, par B. Gadobert ; Souffrance, par Léon de la Morinerie ; Louis XVII, par Baron L. Girardot ; Baisers morts, par A. Fleury ; Les livres, par P. Bastien ; Les revues, par Georges Grappe ; Critique musicale, par G. de Dubor ; Les théâtres, par Fantasio ; Chronique des Deux Frances ; La mode parisienne ; Dessins ; Gravures ; Portraits ; Carte du Pôle Sud.

Tous les journaux parisiens commentent fort les articles sur la découverte du Pôle Sud, que publie Benjamin Gadobert dans *La Revue des Deux Frances*.

Rodolphe Brunet

## LES CONSTRUCTIONS PROVISOIRES

L'admiration conquise par l'ingénieur échafaudage qui enclôt actuellement de ses réseaux le dôme de Saint-Pierre de Rome, que nous avons eu l'occasion de reproduire dans notre numéro du 14 janvier, me suggère l'idée d'étudier les progrès qui ont été accomplis dans ce genre de constructions et l'intérêt justifié du public à suivre ces progrès au point de vue de l'esthétique des grandes villes.

Etant donnée, en effet, la fréquence des construc-

tions nouvelles, ou des restaurations à long terme, cette question de l'échafaudage doit être sans cesse perfectionnée, car la longue période pour laquelle ils sont édifiés les substitue à l'édifice lui-même, présentant un enchevêtrement de madriers peu réjouissant aux visiteurs qui affluent dans les grands centres.

C'est ce qu'on avait parfaitement compris à Paris, lorsqu'après la Commune il fallut pourvoir à la construction des monuments détruits par les bombes et l'incendie. La rue de la Paix, les statues mutilées, démontrèrent pleinement alors quels résultats pouvait produire une judicieuse combinaison de solives, de poutrelles et de tourelles, donnant à ces échafaudages, dans lesquels la sculpture même n'était pas négligée, un cachet de pittoresque élégance qui fut très remarqué. Malgré l'intérêt qu'offrait cette grave question pour les entrepreneurs et les architectes, cette leçon fut perdue pour les autres villes du continent et ne trouva sa consécration que récemment par l'insistance persévérante de la presse des différentes métropoles dont l'écho parvint jusqu'à Rome.

On ignore de quelle façon précise s'organisait la construction dans l'antiquité.

Les pyramides d'Égypte, ces monuments que cinquante siècles n'ont pu détruire à cause de leur masse colossale, ont été vraisemblablement élevées au moyen de terrasses inclinées permettant de transporter les matériaux à pied d'œuvre en partant de la base de l'édifice. Tout autre système d'érection paraît inadmissible en tenant compte du volume des matériaux et des dimensions de ces colossales constructions. En effet la grande pyramide de Memphis mesure :

A sa base, 764 pieds anglais.

Sa hauteur perpendiculaire est de 480 pieds anglais.

L'angle de revêtement est de 51°50'.

Une pierre lancée du sommet avec la plus grande force n'atteint qu'à peine la base de la pyramide ; elle ne tombe d'ordinaire que sur les degrés et n'arrive qu'aux deux tiers ou au trois quarts de l'espace. Si l'on ajoute à ces proportions celle des masses énormes qui furent transportées pour ces constructions gigantesques, il faut supposer à ce moment l'existence de puissants véhicules et de milliers d'ouvriers travaillant un nombre d'années incalculable pour les édifier.

Les Romains qui furent nos maîtres en tant de choses se servaient d'échafauds fort simples et posés au fur et à mesure de l'élévation de la maçonnerie dans des bouldins ménagés à cet effet dans le mur. Les constructions médiévales nous gardent encore les vestiges de ces excavations dans les murs d'enceinte, des forteresses et châteaux féodaux ; ils formaient une sorte d'échelle progressive suspendue, qui était plus pratique et moins coûteuse dans les grandes constructions que les écopoches reposant sur le sol.

Les échafauds modernes des monuments s'établissent au moyen de forts madriers verticaux faisant l'office de colonnes créant entre eux des travées dont les proportions sont établies en raison de l'ensemble de la charpenterie, mais soutenues par des étais disposés en écharpe dans les coins supérieurs de chacune de ces travées dont les raccords sont établis par des boulons de fort calibre. Toutes les règles de l'architecture et les calculs de résistance sont observés dans ces combinaisons, c'est à dire que la base qui forme les assises sera d'une structure ramassée par des points d'appui compacts, tandis que les parties plus élevées se dessineront plus ajourées au fur et à mesure de l'élévation pour donner plus de légèreté et de style à cette charpente temporaire qui devient, autour d'une tour par exemple, aussi ténue dans ses attaches supérieures, que l'arête élancée qu'elle encadre de son réseau.

Voilà comment on est arrivé à façonner mécaniquement des pièces de bois et à les raccorder dans des conditions élégantes, légères et solides, autour de nos monuments gothiques et faire pardonner au temps les outrages qu'il avait laissés sur nos temples sacrés en les ronger après y avoir imprimé sa patine et effrité nos plus belles sculptures dues au persévérant génie des moines d'Occident.

DE MARCHIE.

## RIMES D'HIVER !

Helas ! l'hiver en ses frimas,  
Ses jours langoureux et ses veilles,  
N'a plus pour nous de ces merveilles  
Que l'été semait sous nos pas.

Plus d'air frais, embaumé, plus de brise légère,  
Plus de ces soirs bénis aux couchants empourprés  
Non, plus de promenade au grand bois solitaire.  
Plus de course au vallon et dans nos jolis prés.

Mais partout la tristesse :  
Une sombre langueur  
Nous accable sans cesse,  
Et trouble notre cœur.

Dans le triste bocage  
Aux rameaux constellés,  
On n'entend le ramage  
De ses chœurs ailés.

La terre a perdu sa verdure  
Pour annoncer les jours de deuil ;  
Le dur hiver de sa parure,  
Nous drape comme en un cercueil.

C'est le tombeau vivant de tout ce que l'on aime,  
Et le soir de la vie, et son adieu suprême,  
La repoussante image de la mort.

Dans notre cœur glacé maints pensers nous éteignent,  
Et les plus forts désirs à mesure s'éteignent  
Qu'on semble près de parvenir au port.

Le pauvre en sa maison redoute la misère ;  
Le vieillard, tout tremblant, mesure sa carrière  
Qu'il entrevoit prête à bientôt finir.  
Et le jeune homme, lui, fait un pas vers la tombe,  
Souvent même, l'enfant, dans son berceau succombe :  
Tel un fruit vert tombe avant de mûrir.

La terre a perdu sa verdure  
Pour annoncer les jours de deuil ;  
Le dur hiver de sa parure,  
Nous drape comme en un cercueil.

Paul Jory

## M. ELZÉAR ROY

DIRECTEUR DES SOIRÉES DE FAMILLE AU MONUMENT NATIONAL

En vous disant quelques mots de M. Elzéar Roy, le charmant directeur des soirées de familles du Monument National, je suis sûr de faire plaisir à nombre de lecteurs et surtout à un plus grand nombre de lectrices.

C'est un fait admis, et il est bien inutile de le cacher, puisque nous sommes tous ainsi, nous aimons à connaître un peu de la vie de ceux qui sortent de la médiocrité pour s'élever dans l'échelle sociale et paraître aux premiers rangs dans la multitude des humains qui s'agitent sans cesse. Connaître leur existence, leurs idées, leurs travaux, nous met en communion plus intime avec eux et nous permet de les mieux comprendre et parfois de les mieux apprécier.

Dans le cas actuel, nous n'avons pas à raconter de longues luttes. M. Roy fait partie de cette classe de gens heureux que le succès semble prendre sous sa protection, dès leur naissance, pour les conduire vers le but de leur vie, par le plus agréable chemin du monde.

Doué d'une physionomie artistique qui échappe à la banalité, possesseur d'une voix superbe, d'une bonne diction et d'un geste gracieux, sans maître, par la seule force d'un talent inné, M. Roy a pu devenir un acteur aimé et choyé du public.

Être nommé directeur d'un théâtre d'amateurs et réussir à en faire presqu'un théâtre d'artistes, cela n'est pas donné à tous, et cependant c'est ce que M. Roy nous a prouvé être possible.

Alors, me direz-vous, il lui a fallu travailler beaucoup et longtemps ?

Beaucoup, je ne dis pas longtemps, c'est autre chose, car M. Roy est un tout jeune homme, dont on a vite fait de parcourir la carrière.

Né le 14 novembre 1869, il entrait en 1874 au collège Saint-Laurent, d'où il sortait en 1882 après un

cours brillant, avec la médaille d'excellence. Tout de suite il se mettait à l'étude du droit à l'Université Laval et était admis au barreau en 1895.

Il commença sa carrière artistique au collège, où il réussit du premier coup à dépasser tous ses camarades. Nous ne saurions mieux peindre l'admiration dont il devint l'objet qu'en vous disant confidentiellement qu'on l'avait surnommé le jeune Coquelin canadien ! La comparaison était exagérée sans doute, mais c'est une figure de mots pour nous indiquer combien il était supérieur relativement à ses condisciples.

Ce fut durant sa vie d'étudiant qu'il acquit cette diction pure et agréable, ce geste précis et élégant, cette aisance parfaite qui, joints à une très rare faculté de compréhension et d'interprétation, lui permirent de remplir les rôles les plus divers avec un égal accent de vérité.

De fait, il consacra tous ses loisirs à cet art qu'il aimait par-dessus tout. Il joua dans la plupart des grandes villes de cette province et fit même des incursions fructueuses à l'étranger, notamment au Nouveau-Brunswick et aux États-Unis où il a fait repré-



M. ELZÉAR ROY

senter avec un beau résultat le grand drame *Martyre* de d'Ennery. C'est après la production de cette pièce au Monument National, en notre ville, lors des fêtes de la Saint-Jean-Baptiste, le 24 juin 1898, qu'il fut chargé de l'organisation d'un théâtre national, par les directeurs de notre grande société patriotique.

Les événements ont prouvé que messieurs les directeurs avaient eu la main heureuse en choisissant M. Roy pour diriger cette entreprise et n'était le contretemps causé par la défense faite par les autorités religieuses de jouer le dimanche soir, notre population tout entière aurait pu goûter pleinement un genre nouveau et sain d'amusement dont plusieurs se trouveront malheureusement privés.

Espérons cependant que ceux qui sont libres durant la semaine se feront un devoir de continuer leur patronage à cette œuvre. Ce faisant, ils procureront à M. Roy et à ses dignes compagnons les moyens de mûrir leurs talents et de nous donner avec une aussi grande perfection que possible, en ce pays, des pièces de premier ordre. Et puis, en particulier, ils assureront peut-être à un de nos compatriotes l'occasion de développer des qualités exceptionnelles qui ne demandent qu'un terrain et du soleil, c'est-à-dire une scène et de l'encouragement, pour s'épanouir avec éclat.

B. J. Massinette

## UNE CHASSE A LA LUMIÈRE

Une idée me fut suggérée par mon compagnon, dans une excursion de chasse, qui nous promettait à la fois beaucoup d'intérêt et beaucoup de venaison pour notre prochaine chasse, qui devait avoir lieu la nuit.

Il me communiquait cette idée pour avoir mon approbation. Je consentis immédiatement, car je voyais dans cette proposition la perspective d'un sport nouveau pour moi. Il s'agissait d'une chasse à la lumière, mais non comme la pratiquent ordinairement les trappeurs qui promènent une torche sous bois. Notre feu devait flotter sur l'eau, tandis que nous resterions commodément assis à côté de lui. C'est-à-dire que nous devions fixer notre brûlot sur un canot qui descendrait la rivière, la lumière nous permettant ainsi de viser à notre aise les daims qui viendraient le long des rives pour se désaltérer ou rafraîchir leur ramure.

J'avais bien entendu parler de ce genre de chasse, mais, malgré mon désir, je ne l'avais jamais pratiqué.

Mon ami Dick avait souvent tué des daims de cette façon et connaissait fort bien cette chasse. Il fut donc arrêté que, dès la prochaine nuit, nous tenterions l'aventure.

La veille nous procédâmes, Dick et moi, à nos préparatifs, sans en rien dire à personne. Notre dessein était de garder pour nous le secret de notre nuit de chasse, de peur de ne pas réussir et de faire rire de nous. D'un autre côté, si nous avions bonne chance, nous serions bien alors à temps de dire comment nous nous y étions pris.

Nous eûmes peu de peine à ne pas laisser pénétrer notre secret : chacun était occupé de ses propres affaires et ne prenait pas grand'garde à notre manège.

La grande difficulté pour nous était de nous procurer un bateau ; mais pour quelques charges de plomb, nous finîmes par trouver à emprunter un vieux canot qui appartenait à un Indien Tête-Plate. Cette pirogue était simplement un tronc de peuplier, grossièrement creusé à la hache et légèrement arrondi aux extrémités pour obtenir la forme d'un canot.

C'était ce que l'on appelle dans l'Ouest américain un *dugout*. Il était à la fois vieux et pourri, mais après une inspection sommaire, Bleu Dick déclara qu'il ferait tout de même l'affaire.

Il fallut ensuite ramasser de quoi alimenter notre brasier. Pour cela nous dûmes faire une excursion jusqu'aux collines voisines, où nous trouvâmes justement ce qu'il nous fallait, des pommes de pin sèches ; nous nous munîmes ensuite d'un bon morceau d'écorce de bouleau et nos préparatifs furent terminés.

À la tombée de la nuit tout était prêt, et, assis dans la pirogue, nous ramions en silence en descendant le courant du fleuve.

Aussitôt le campement perdu de vue, le feu fut allumé et placé dans une large casserole ajustée à l'avant du canot. C'était à vrai dire un feu de pommes



NOUS ÉTIIONS SUR LA CRÊTE MEME DE LA CHUTE.—Page 613, col. 3

de pin et non une torche, et cela donnait une lumière très brillante qui projetait de longs rayons à la surface de l'eau et éclairait en rouge les deux berges.

Pour nous, nous étions complètement cachés par une sorte d'écran que nous avions interposé entre nous et la flamme.

Lorsque nous nous sentîmes glisser tranquillement au fil de l'eau, je cédai ma rame à Dick qui avait assumé la double charge de guider l'embarcation et d'entretenir le feu. Pour moi, mon fusil placé sur mes genoux, j'étais prêt à faire feu et je surveillais attentivement les deux berges devant lesquelles nous passions.

— Là-bas, murmura une voix qui me tira de ma rêverie.

C'était Dick qui parlait. Et dans le cercle d'ombre de l'écran, je pus voir un de ses bras étendu qui me montrait la rive droite.

Mes yeux se portèrent dans la direction indiquée et s'arrêtèrent sur deux points qui apparaissaient, brillant au milieu du feuillage épais et noir. C'étaient deux points ronds et rapprochés l'un de l'autre. Du coup, je vis que c'étaient les yeux de quelque animal, qui réfléchissaient la lueur de notre brasier.

Je le couchai en joue, visant autant que possible entre les deux points lumineux. Je pressai la détente et le coup partit, sonnait sec comme un coup de fouet.

L'écho ne fut pas assez fort pour nous empêcher de reconnaître le bruit qui vint du rivage et nous entendîmes un froissement de feuilles suivi de la chute d'un corps dans l'eau.

Dick fit virer le canot et rama vers la berge. Le feu éclairait vivement autour de nous et nous eûmes le plaisir d'apercevoir un superbe daim qui était tombé à la rivière. Le remous du courant l'entraînait, mais

Dick le saisit par ses bois et l'attira jusqu'au fond du canot.

Je n'ai pas besoin de dire que cette chasse devenait fort entraînante. Nous nous étions éloignés déjà de plusieurs milles du camp, sans penser à la distance et sans songer que nous aurions la corvée de remonter le courant, avec le canot du vieil Indien.

La première chose qui fit penser au retour fut que nous manquions de pommes de pin. Dick venait justement de jeter la dernière brassée dans le feu.

À ce moment, un bruit résonna à nos oreilles et nous causa quelque inquiétude. C'était un bruit de cascade. Le premier mouvement de mon compagnon en entendant ce bruit fut d'arrêter le canot, ce à quoi il réussit pendant quelques secondes.

Mais pendant ce laps de temps très bref, nous avions pu voir que nous étions près d'un tournant très rapide suivi immédiatement d'un passage très calme. La chute d'eau devait par conséquent se trouver non pas sur notre rivière, mais sur un cours d'eau voisin.

Dick rassuré laissa de nouveau le bateau suivre le courant. Nous pouvions maintenant voir la chute à une petite distance à travers les branches des arbres. Et lorsque nous passâmes auprès, la nappe d'écume qu'elle produisait apparut sous les reflets de notre feu comme un plateau de métal brillant.

À peine cet endroit était-il dépassé, que mon regard fut attiré par deux points enflammés qui étincelaient au milieu d'un buisson sur la berge gauche. Je voyais bien que c'étaient là les yeux d'un animal, mais sans pouvoir en distinguer l'espèce. J'étais sûr que ce n'étaient pas les yeux d'un daim. Leur scintillement particulier, leur dimension moindre, l'espace plus large qui les séparait, tout me prouvait que sûrement ce n'étaient pas les yeux d'un daim.

Ils avaient surtout un mouvement singulier comme si l'animal auquel ils appartenaient avaient secoué sa tête de droite à gauche, ce qui n'est certes pas les habitudes des daims, qui filent rapidement droit devant eux, ou bien restent fixés à une place. Non, non ce n'était pas un daim.

Qu'importait du reste ? C'était quelque animal sauvage, et tout est gibier pour le chasseur de prairie. Je visai et je pressai la détente.

À ce moment, j'entendis Dick qui me disait de ne pas tirer. J'eusse bien voulu obéir à son avis, mais il était trop tard, car je l'entendis en même temps que je faisais feu.

Je regardai sur la rive pour voir quelle besogne j'avais faite ; mais à ma grande surprise les yeux étaient encore en place plus brillants que jamais.

Avais-je manqué mon coup ?

Il était possible que la voix de Dick m'eût déconcerté et eût fait dévier mon arme. Mais je demeurais persuadé que je devais avoir atteint la bête, car j'avais bien visé.

Je me tournai vers Dick pour avoir une explication. Un nouveau bruit que j'entendis me causa une vive inquiétude. C'était comme un cri de porc effrayé,



JE VISAI ET JE PRESSAI LA DÉTENTE.—Page 612, col. 2

mais bien plus puissant et bien plus terrifiant. Je le connaissais et je savais que c'était le grognement de l'ours.

De tous les animaux d'Amérique, le grizly est le plus à redouter. Armé ou désarmé, l'homme ne peut lutter avec lui et les courageux chasseurs eux-mêmes craignent sa rencontre.

C'est pour cela que mon compagnon m'avait prié de ne pas tirer.

Je crus l'avoir manqué, mais il n'en était pas ainsi. Ma balle l'avait atteint et mis en fureur. Et bientôt, après un bruit de feuilles, j'entendis un saut lourd dans l'eau ; le grizly venait de se mettre à la nage.

—Malheur ! cria Dick, il nous poursuit.

Il avait la voix pleine d'angoisse, et en même temps il poussait le canot en avant de toutes ses forces.

Il faut dire que l'ours était sur nous et que de son premier saut il était arriéré presque à toucher le canot de sa gueule. Quelques coups de rames bien dirigés nous éloignèrent de lui et nous descendîmes rapidement le courant poursuivis par l'animal furieux, qui continuait à grogner terriblement.

Ce qu'il y avait de plus grave dans notre situation, c'est que nous ne pouvions ni voir l'ours, ni juger la distance à laquelle il se trouvait.

Tout l'arrière du bateau se trouvait dans l'ombre que projetait l'écran. On ne pouvait rien distinguer dans cette direction, et c'est seulement au bruit que nous pouvions connaître que l'ours n'était qu'à quelques verges de nous. Coupés par le bruit de la cascade, ses grognements étaient par instants moins distincts, tandis qu'à d'autres moments il semblait que l'animal fût tout près de l'arrière de la pirogue.

Qu'il arrivât à poser sa formidable patte sur l'embarcation, et il nous fallait, nous n'en doutions pas, sauter à l'eau et nous sauver à la nage.

Et dans ce cas, il devait y avoir au moins un de nous deux de perdu.

Inutile de dire que Dick ramait avec l'énergie du désespoir. Pour ma part, je l'aidais autant qu'il était en mon pouvoir, en ramant avec la crosse de mon fusil, que dans la précipitation et gêné par l'obscurité, je n'avais pas essayé de recharger.

Nous avions parcouru à peu près trois cents verges, et nous commençons à nous féliciter mutuellement d'être tirés d'affaire, quand un nouveau motif de crainte vint soudain nous terrifier.

C'était encore le bruit d'une chute d'eau, mais non plus celle qui coupait le lit de l'affluent.

Celle-là était dans le fleuve même sur lequel nous naviguions, et évidemment à une distance très faible, sûrement à moins de cent verges.

La préoccupation d'échapper à l'ours et le bruit de la première cascade nous avait empêchés de percevoir le nouveau danger dont nous approchions.

Le cri de terreur et d'avertissement que poussa Dick me sembla être l'écho de celui que j'avais proféré. Tous deux nous comprenions l'horreur de notre situation, et tous deux, sans même échanger un mot d'entente, nous essayâmes d'arrêter le canot.

Nous ramions de toutes nos forces, lui avec les rames, moi avec la crosse de mon rifle.

Nous réussîmes ainsi à réagir, dans une certaine mesure, contre le courant et nous pouvions espérer aborder à la berge gauche, quand nous sentîmes le choc d'une masse très lourde à l'arrière. Au même instant, l'avant s'éleva brusquement et le brasier de pommes de pin se renversa dans le canot ; il éclairait toujours et sa lumière nous fit voir à l'arrière quelque chose de terrible.

Le grizly avait saisi la pirogue et sa tête féroce et ses formidables griffes apparaissaient à l'arrière. La

pirogue à demi chavirée dansait au-dessus de l'eau. Mais l'ours ne semblait pas vouloir lâcher prise ; au contraire, d'instant en instant, il pénétrait davantage dans le canot.

La situation était terrible. Il fallait agir rapidement.

Je rampai vers l'arrière et frappai l'ours à grands coups de mon rifle dont la crosse était solidement ferrée. En même temps, je criai à Dick de ramer de toutes ses forces pour aborder.

De toutes façons nous préférions nous rencontrer sur terre avec le grizly. J'avais réussi à l'éloigner du canot en lui assénant quelques coups vigoureux sur le museau, et Dick eut également la chance de nous rapprocher du rivage.

Tout à coup un craquement se fit entendre suivi d'un cri d'effroi de Dick. Je me retournai pour connaître la cause de cette nouvelle terreur. Dick n'avait plus à la main droite qu'un tronçon de bois rond et court, dans lequel je reconnus le manche de sa rame ; le plat s'était brisé et flottait à la dérive.

Impossible maintenant de conduire le canot ; il nous fallait faire un saut par-dessus la cascade. Nous songeâmes à nous jeter à la nage, mais il était déjà trop tard ; nous étions sur la crête même de la chute et le courant qui emportait notre pirogue eût emporté nos corps tout aussi rapidement.

Il nous fallait, pour atteindre la berge, au moins le temps de faire une dizaine de brasses. Il était trop tard, je l'ai dit, nous le sentions et chacun de nous comprenait les impressions de l'autre. Silencieux, couchés au fond du canot et tenant désespérément le bordage, nous attendions le moment terrible.

L'ours semblait, du reste, avoir quelque appréhension, car au lieu de continuer ses tentatives pour monter dans le canot, il se contentait maintenant de se tenir solidement à l'arrière, effrayé comme nous.

Le brasier brûlait toujours au fond du canot qui commençait à prendre feu, ce qui aurait dû alarmer l'ours.

Le canot tomba avec une vitesse de projectile. Nous entendîmes comme le bruit d'un écrasement sur le roc. L'eau, l'écume, le froid nous avaient engourdis ; mais bientôt, à notre joyeuse et grande surprise, nous nous retrouvâmes intacts au fond du canot qui flottait tranquillement sur l'eau très calme.

Le brasier était éteint, et il faisait très noir. Néanmoins dans l'ombre nous pouvions apercevoir l'ours, nageant et soufflant près du bateau.

Puis, à notre grande satisfaction, nous le vîmes se diriger vers le rivage et s'éloigner de nous en toute hâte.

Cette chute inattendue avait sans doute refroidi du même coup son courage et son animosité.

Dick et moi, nous vidâmes la pirogue à moitié pleine d'eau, et nous revînmes au camp en ramant avec nos mains et la crosse de nos fusils.

(TRADUIT DE L'ANGLAIS.)

### “ LOUÉ SOIT JÉSUS-CHRIST ”

Un journal allemand rapporte qu'à Bonn, un professeur allait opérer un campagnard atteint d'un cancer à la langue. De nombreux élèves entouraient le chirurgien qui, bientôt, s'adressant au malade, lui dit :

—A mettre les choses au mieux, il faut vous résigner, mon ami, à la pensée qu'après l'opération, vous ne pourrez plus parler. Et si vous avez un désir à exprimer, quelques paroles à adresser à quelqu'un, faites-le. Songez bien que c'est la dernière parole que vous prononcerez de votre vie. Après l'opération, vous demeurerez muet.

Tous attendaient anxieux.

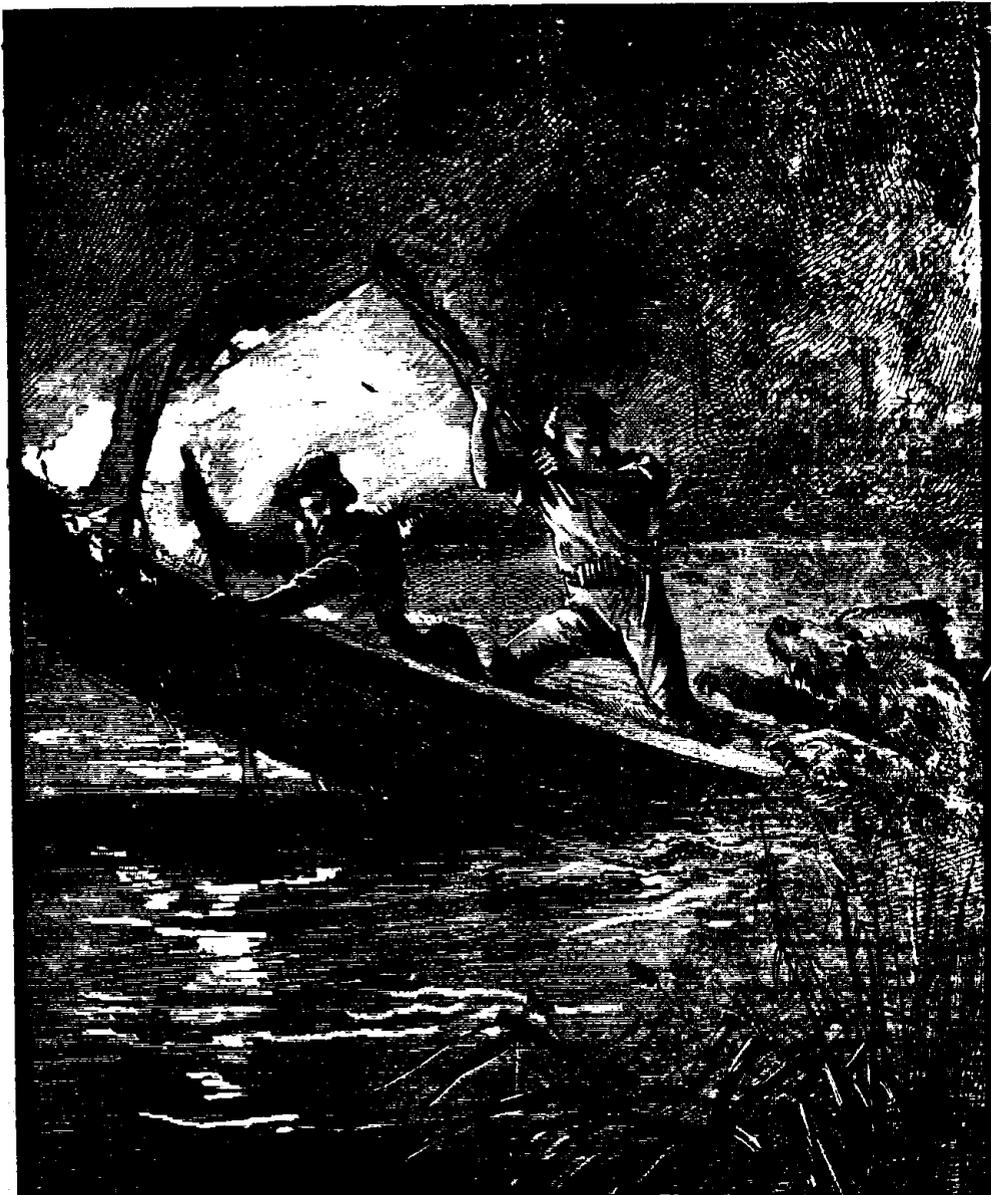
Le paysan courba un instant la tête et soudain ces mots partirent de ses lèvres :

“ Loué soit Jésus-Christ ! ”

Une vive émotion s'empara de tous et l'on vit des larmes perler aux paupières du chirurgien.

L'opération fut faite. Elle réussit. Et l'homme resta muet !

“ Loué soit Jésus-Christ ! ” Que ce soit à tous notre dernier mot !



## AU GRÉ DU VENT

LE BERCEAU

Dans le frêle berceau d'osier,  
Enfant, clos vite ta paupière,  
Tu n'as rien à craindre, ta mère  
Pour toi veille près du foyer.  
Car tu formes toute sa joie !  
Quand sur ton front elle déploie  
Le blanc voile de ton berceau,  
Elle est heureuse de l'entendre  
Bégayer et de te voir tendre  
Tes petites mains au rideau.

Le vent peut souffler à la porte,  
La neige tomber au dehors.  
Dans ta chaude couchette, dors,  
Qu'il tonne ou pleuve, que t'importe ?  
Ta tendre mère est près de toi  
Pour que rien ne mette en émoi  
Le sommeil que ton âme goûte.  
Pour que tu dormes doucement  
Dans ton berceau, son cœur aimant  
Est prêt à tout, coûte que coûte.

C'est aussi pour toi que sa main  
Travaille à l'aiguille sans cesse.  
Oh ! quel bel habit sa tendresse,  
Enfant, va te donner demain.  
Pour toi, toujours sa main légère  
Est occupée, et sa prière  
Pendant ce temps s'envole aux cieux.  
Car comment son âme attendrie  
Oublierait-elle la patrie  
Vers où chacun lève les yeux ?

C'est là qu'habite dans la gloire  
Le Dieu qui réjouit son cœur  
En te donnant ; jamais vainqueur  
Ne fut plus fier de sa victoire  
Que ta mère quand tu naquis  
Et qu'elle vit dans son logis  
Ton petit être avoir sa place.  
Son cœur ne se souvient jamais  
De ses douleurs, car tes attraits  
En effacèrent toute trace.

Mais soudain, voilà que son front  
Pâlit, un soupir de ta bouche  
Vient de s'échapper, et ta couche  
S'est inclinée un peu. D'un bond  
Elle se lève de sa chaise,  
Atteinte d'un tendre malaise,  
Pour voir la cause de ton mal.  
Tu t'endors de nouveau ; son âme  
Se rassure et son cœur la blâme  
De son souci trop anormal.

A H de Trémaudan.

## UN POÈTE CANADIEN

Le devoir d'un journal qui est regardé comme littéraire, c'est de faire aimer la littérature ; c'est aussi de faire valoir les écrivains annonçant un réel talent, les encourager dans leurs essais, les prémunir contre les écueils de la route.

Ce n'est pas d'un nouveau venu que nous voulons parler ; ce ne sont pas des encouragements que nous cherchons à lui donner.

C'est un jeune, tout jeune homme : mais déjà, quel poète !

A vingt ans, M. Albert Ferland publiait un charmant volume de charmantes poésies ; il l'avait intitulé *Mélodies Poétiques*. Paris, Montréal, toute la province de Québec rendit hommage au jeune favori des Muses.

Ce n'était que juste.

Il est si humble, si timide, que nous ne voulons pas nous appesantir longuement sur ses mérites : on nous permettra cependant de dire que, dans ses écrits, il est non seulement bien inspiré, mais d'un tact, d'une délicatesse de sentiments, d'une pureté sans exemple.

Nous publions une petite pièce de lui ; on verra si nous trompons.

LE POÈTE

Lisez avec le cœur les vers où vibre une âme,  
Les vers qu'on harmonise au regard d'une femme,  
Et qu'on écrit parfois, tremblant, sur ses genoux,  
Tandis qu'elle se penche et daigne bien les lire :  
Et vous verrez combien, lorsque l'amour l'inspire,  
Le poète est sensible et doux.

Lisez les vers sereins, croquis de la nature,  
Où tout être a sa voix, ses beautés, son murmure,  
Où ce qui naît sur terre et ce qui vole aux cieux  
Ont répandu des pleurs ou laissé leur sourire :  
Et vous verrez combien, lorsqu'il rêve et s'inspire,  
Le poète est harmonieux.

Lisez aussi les vers où la sainte espérance  
Epanche un pur rayon pour calmer la souffrance  
Des jeunes à l'aurore et des vieux au couchant,  
Où la prière à Dieu porte une âme attendrie :  
Et vous verrez combien, lorsqu'il espère et prie,  
Le poète est fort et touchant.

Lisez les vers vengeurs châtiés dans leur colère  
Le crime qui triomphe et le mal qu'on tolère,  
Les doux vers consolant le chaume ou le haillon,  
Pleurant les innocents qu'un bras injuste immole :  
Et vous verrez combien, lorsqu'il frappe et console,  
Le poète est terrible et bon.

Ah ! ne dites jamais qu'étrange est le poète,  
Qui rêve l'infini dans son âme inquiète,  
Et le jour et la nuit admire le Seigneur :  
Car si son front brillant vous fait croire au délire,  
C'est que le doigt de feu qui vibre sur sa lyre  
Est le doigt de son Créateur !

M. Ferland va publier le premier volume d'une série touchant aux plus grandes idées. Il commence par la Femme, et ce premier volume aura pour titre *Femmes rêvées*.

Une grave... indiscretion nous permet de dire que tout est beau, noble, relevé, digne en ce premier volume, que M. A. Ferland met en souscription dès ce moment. Le prix de souscription est à la portée de toutes les bourses, puisqu'il n'est que de 25 cents par volume.

La rédaction du MONDE ILLUSTRÉ aime beaucoup à pouvoir joindre l'action à la parole : c'est encore, de tous les moyens, le plus éloquent, le plus persuasif.

La rédaction souscrit donc, malgré ses ressources presque nulles, à vingt-cinq exemplaires du nouveau livre de notre gracieux poète. Nous espérons que nos aimables lectrices, nos chers lecteurs, voudront encourager de leurs souscriptions leur compatriote dont Louis Fréchette, Alfred Gauvreau, Rémy Tremblay, B. Sulte, Faucher de Saint-Maurice et tous les grands écrivains canadiens ont dit tant de bien.

Nos fidèles abonnés peuvent envoyer leurs souscriptions à M. Fiamin Picard, rédacteur au MONDE ILLUSTRÉ, Montréal.

DE THERMES.

## INCARTADE

CONSTATÉE DANS LE "COIN DE FANCHETTE"

Je viens, amies lectrices, indulgents lecteurs, vous faire part de l'apostrophe en boutefeux que tantôt j'ai reçue, vous laissant juger de cette déplorable incongruité.

Je prélué donc en vous exposant franchement mes simples procédés littéraires.

Quand un jour je choisis, à tout hasard, mon humble pseudonyme pour en signer les quelques articles bien insignifiants que depuis je me suis plu à jeter ça et là, usant de l'extrême bienveillance avec laquelle on m'a toujours accueillie, je ne songeai par tout d'abord qu'il pût se trouver sous notre ciel quelqu'un d'assez maladroit pour oser s'emparer d'une chose qui appartenant à autrui ne peut que ridiculiser l'auteur de pareille balourdise.

Mais voilà que tout à coup surgit une autre "Violette." Et d'où vient-elle ? Du *Coin de Fanchette* !

Sur un premier avis reçu, l'obligeante Françoise pria la nouvelle venue de se choisir un autre pseudonyme.

Quelque temps après, réapparaisait l'entêtée "Violette" posant à Françoise les questions les plus saugrenues.

Je passai outre, n'attachant pas d'importance à de semblables sottises, quoique j'eusse pu agir autrement. Enfin, le dernier jour de l'année qui vient de disparaître à vu de rechef la persistante "Violette" se redressant sur sa tige, toujours dans le *Coin de Fanchette*.

Ayant, cette fois, expédié à l'oublieuse Françoise une dernier avis sous pli cacheté, cette dernière s'em-

pressa de le publier dans la *Patrie* y ajoutant en plus l'épigramme épithétique que nous savons.

Vraiment, d'après les éloges que me faisait un jour de Melle Françoise une cousine bien charmante, je la croyais plus sérieuse, et les vulgaires expressions qu'elle a employées pour me répondre m'ont vivement étonné : car après tout, n'avais-je pas raison de me montrer un peu sévère ?

Il était si facile, ce me semble de repousser cette audacieuse plagiaire d'un nom qui est mien et que je suis en droit de défendre. Eh ! que ne ferais-je moi-même si je tenais mauvais compte à cette susceptible Françoise pour avoir livré ainsi sans autorisation une lettre adressée privément ? Elle le sait mieux que moi puisqu'elle a plus d'expérience.

Enfin, je pourrais lui dire encore qu'elle a peut-être raison de croire que, en effet, "nous n'appartenons pas au même monde," surtout si elle se rappelle le bal historique de l'an dernier où figurait, dans le "groupe de Ramezay," le nom de mes ancêtres vénérés.

Mieux vaut donc s'assurer avant de certifier ; c'est beaucoup plus sage et surtout plus prudent.

Et maintenant, gentilles lectrices, aimables lecteurs, je me retire en vous disant de tout cœur : Au revoir, à bientôt !

Violette

## UNION D'UNE FRANÇAISE ET D'UN ARABE

(Voir gravure)

Quel beau rêve pour une jeune fille romanesque que de se voir transportée, avec l'époux de son choix, dans un pays nouveau qui lui fait fête, où tout un peuple lui prodigue les marques de respect et d'enthousiasme ! Ce rêve, une jeune Française, Mlle Ferret, fille du commissaire de surveillance du chemin de fer de Manerville, mariée depuis peu au brillant aga d'Afion, Si Hamza bou Bekeur, chef de la grande famille maraboutique des Ouled Sidi Chaikh, vient de le vivre en accomplissant son voyage de noces de Géryville au douar important de Lousela, soit une distance de quarante-deux kilomètres.

Investie du prestige que lui donne son titre d'épouse du grand chef, Mme Si Hamza a reçu des populations du Sud, si peu accessibles cependant à nos usages et à nos mœurs, un accueil que jamais n'avait reçu hôte chrétien, si tant est que la nouvelle épouse ait encore conservé cette qualité, son mariage ayant été consacré devant les cadis, suivant le rite, d'après les formes du Coran.

Quelque ascendant que puisse exercer le charme de cette jeune Française, à laquelle on prête un certain esprit aventureux, son influence sur les fanatiques indigènes du Sud ne s'exercera que dans les limites de l'ascendant qu'elle saura prendre sur son entourage. Il ne faut pas oublier, en effet, qu'elle est l'épouse d'un chef religieux. Et, cependant—et c'est de bon augure—les populations l'ont accueillie comme une des leurs. Jamais épousée ne fit un voyage de noces au milieu d'un faste oriental si pittoresque et de telles marques de respect. Dans tous les douars, dans toutes les tribus parcourus par le couple, escorté de nombreux goums, les Arabes se portaient en foule devant les nouveaux mariés, baisant les pieds de Mme Si-Hamza ; les salves se succédaient, les fantasias se prolongaient autour de grands feux allumés la nuit, les danses succédaient aux danses au milieu d'un cadre fantastique, imposant. Au village de Tauilsaka, au milieu d'un pays pauvre, sans culture, renommé dans tout le Sud pour le relâchement de ses mœurs, des habitants mauresques de tout rang et de tout âge, placés sur une longueur de deux kilomètres, ont accueilli la jeune mariée en faisant retentir l'air de leurs "youyou" d'allégresse.

Le voyage de noces s'est terminé le 16 décembre. La maîtresse de la maison a pris possession de la demeure que n'ont partagée jusqu'ici avec Si-Hamza, que de fidèles musulmanes, dignes par leur rang et leurs an-

cêtres d'entrer dans la grande famille des Ouled-Sidi-Cheikh.

Avec une jeune femme européenne, ce sont des principes d'ordre et d'économie qui vont régner, dit-on, dans le somptueux intérieur de Si-Hamza, mais les réceptions et les fêtes ne seront pas exclues : déjà se préparent de grandes chasses au faucon et une chasse à courre aux gazelles, avec lévriers, que le grand chef et son épouse offriront à de nombreux invités.

## LE MYSTÈRE DE LA FORÊT

—Allons, mes gars, il faut aller bûcher aujourd'hui, dit un bon matin le père Jean, en bourrant sa pipe de tabac. Les pluviés arrivent bien tôt cet automne, c'est un mauvais signe : l'hiver sera dur. Il faut se prémunir contre la saison.

A cette proposition, personne ne se fait attendre. La mère Jean prépare les provisions de la journée : de bon lard, du pain d'habitant, comme on dit chez le paysan, et de quoi se réchauffer un peu le gosier : car après tout, les bûcherons ne sont pas des pions.

La cognée sur l'épaule et les sacs de provisions jetés en sautoir on gagne la forêt. En bon père de famille, le bonhomme passe par-devant en tirant de grosses bouffées de sa pipe, et ses deux gars le suivent en fredonnant un air de chasse.

Arrivés au bois, ils improvisent un petit chantier et aussitôt se mettent à l'ouvrage. Après avoir enlevé leur blouse de coutil bleu, retroussé leurs manches de chemise et rejeté en arrière leurs feutres à larges bords, ils se crachent dans les mains, et, sapristi d'un nom ! la cognée aux poings, penti-pentant... boum... boum, cric crac... brr... les arbres tombent, les rameaux se brisent et s'entassent.

Georges, le plus jeune des garçons, fin compère, n'avait qu'un défaut : celui d'aimer un peu trop la chasse. Son plaisir était de parcourir les bois et d'atteindre les plus épais taillis pour y découvrir les lièvres. Il tenait beaucoup des coureurs des bois, son amour des entreprises hardes en aurait fait un chef de ces peuplades nomades. Aussi, lui arrivait-il souvent de s'éloigner de ses compagnons pour chercher aventure à travers la forêt.

Ce jour-là, Georges s'éloigna tellement d'eux, que l'on perdit ses traces. L'heure du dîner arrivée, on ne le vit point apparaître.

—Georges... ! Georges... ! oirahoir !... oirahoir !... criait son frère aîné, pour le rappeler.

Nulle réponse si ce n'est l'écho des bois qui répétait : —Oirahoir... oirahoir...

Le père et le fils commençaient à prendre leur repas, lorsque tout à coup ces cris se font entendre :

—Holà ! holà ! venez à moi, vite, vite, accourez tous.

—Qu'est-ce que cela veut dire ? dit le père, en tirant sa longue barbe ; tiens, c'est notre Georges qui crie au secours. Les loups sont-ils en train de le dévorer ? vite allons à son secours. Hâtons-nous, il est peut-être blessé.

A toutes jambes ils se précipitent tout en criant afin de savoir où il était.

Le vent soufflait dans les grands chênes et dans les pins rendant des notes sinistres propres à jeter l'épouvante dans les cœurs. La crainte de trouver le jeune homme plus mort que vif les faisait frémir.

—Holà !... holà !... à moi !... criait toujours le pauvre Georges,

Ces cris se rapprochaient de plus en plus.

Enfin, après de longues et pénibles recherches, ils aperçurent Georges seul, se tenant debout près d'un amas de broussailles bouleversées. Sa physionomie est étrange.

—Qu'as-tu donc à nous appeler ainsi ? As-tu envie d'imiter le petit Guillot qui criait : au loup, au loup, lorsqu'il n'y avait aucun loup ? lui dirent son père et son frère, en le pressant de questions sans nombre.

—Non, non, mais venez voir ici ce que je viens de trouver.

Ils approchent et, d'un œil avide, en se penchant au bord d'un trou, ils regardent... O horreur... Ils aperçoivent deux squelettes humains gisant l'un près

de l'autre, au milieu d'un tas de vieux fers presque entièrement rongés par la rouille.

Ils fouillent la fosse en tous sens. Ils remontent les ossements, puis quelques fourchons de fourches, un bout de lame de faux, un canon de fusil, le canon d'un vieux fusil à pierre.

Cherchant avec un soin minutieux, analysant pour ainsi dire la terre de cette fosse, Georges y trouve encore une pièce de cuivre, qu'il frotte sur son pantalon de toile ; il la gratte, il la nettoie en tout sens.

—Tiens, dit-il, regardez donc ce curieux sou d'un nouveau genre.

Le père l'ayant examiné, y reconnaît l'effigie du roi Georges IV avec la date de l'an 1829. Alors, le vieillard se passant la main sur le front, tira cette conclusion :

—Je parierais que ce sont là les restes de héros de 1837. Un ancien fusil à pierre, une fourche et une faux, c'étaient là, mes enfants, les armes employées contre les troupes anglaises.

Là-dessus, on se perdit en conjectures.

—N'importe, dit le père, apportons ces dépouilles au chantier, et là nous verrons ce qu'il y a lieu de faire.

Les fils se chargent des restes mystérieux pour se rendre au chantier où ils les déposent religieusement. Là le père et ses deux fils amassent des branches pour en faire un énorme bûcher au milieu duquel ils placent le plus beau chêne de la forêt devant servir d'holocauste à ces preux d'antan. Lorsque tout fut prêt, le père Jean mit le feu à ce bûcher.

Le temps était devenu calme, et la flamme de ce brasier dirigeait vers le ciel une épaisse fumée à l'instar de celle qui s'élevait jadis des sacrifices d'Abel. Une troupe d'oiseaux chanteurs étaient venus, avant d'émigrer, porter un dernier tribut de vénération à ces humbles vaillants. Le soleil au déclin de sa course journalière, couvrait de sa pourpre éclatante la nature entière, véritable manteau royal symbolisant la gloire immortelle de ces victimes du dévouement de 1837.

Ce fut un jour mémorable pour les deux fils du père Jean, car en ce jour-là, ils apprirent à respecter et honorer leurs héros.

JACQUOT.

## SCIENCE RÉCRÉATIVE

Ayez deux figures en carton ou en bois, ou encore dessinées sur un papier simplement collé ensuite sur du carton auquel on découpe la bouche qui doit contenir un petit tube même, pas plus gros qu'une plume.

Lorsque chaque bouche sera armée d'un de ses canons d'un nouveau genre, placez à l'extrémité de l'un de ces tubes un petit morceau de phosphore et à l'autre tube une pincée, quelques grains seulement de poudre de chasse (en ayant soin qu'un léger rebord empêche la poudre de tomber).

Présentez maintenant à cette dernière figure une bougie allumée, aussitôt la poudre, en faisant explosion, "éteindra la bougie." Immédiatement approchez la bougie encore fumante de l'autre figure et le simple contact du phosphore "rallumera la bougie" sur le champ.

Ce tour bien fait est très amusant.

### LE COQ HYPNOTISÉ

Prenez un coq et placez-le sur une table de couleur foncée ; appliquez-lui le bec en un point de la table (vers le milieu) et maintenez-le ainsi pendant qu'une autre personne trace sur la table, avec de la craie, une ligne blanche. Vous tracez en commençant par le bec d'où doit partir la ligne droite ; l'animal suivra des yeux le tracé de cette ligne et quand elle aura atteint un longueur de 16 à 21 pouces, il sera devenu cataleptique. Il restera absolument immobile, les yeux fixes pendant une minute environ, à la même place et dans la position où il fallait tout à l'heure le retenir par la force.

L'expérience réussit également bien si on trace une "ligne noire" sur une table de "bois blanc"

Les poules ne subissent pas l'influence de l'hypnotisme au même degré que les coqs.

### LE COTON VOLANT

Un des joueurs prend un flocon de coton ou un brin de duvet qu'il jette en l'air, au milieu du cercle très rapproché que forme la société assise. Il souffle aussitôt pour maintenir en l'air ; et celui vers lequel le flocon se dirige, doit souffler de même pour l'empêcher de tomber sur ses genoux, ce qui lui coûterait un gage.

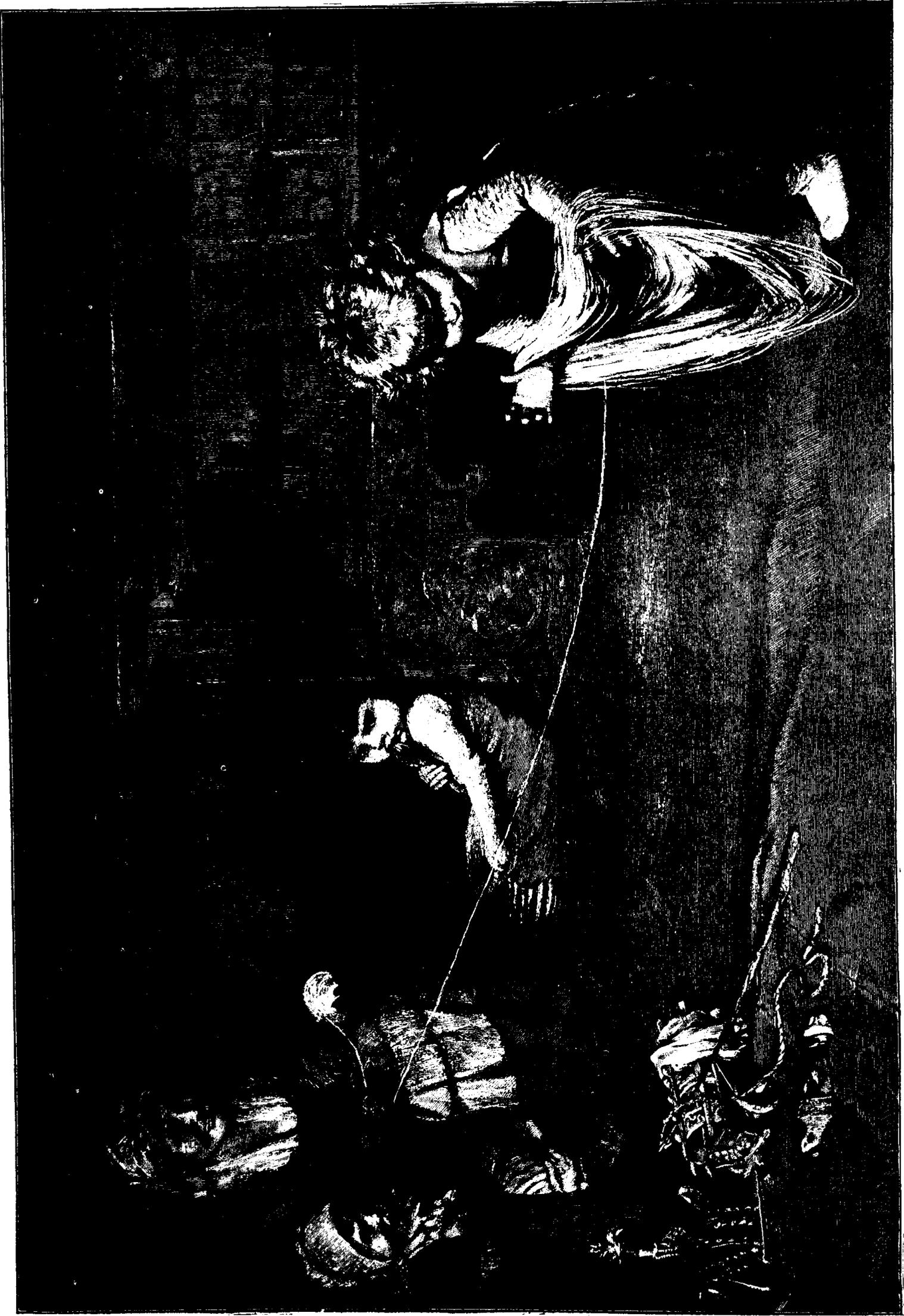
Rien n'est plus plaisant que de voir dix à douze personnes, le nez au vent, soufflant chacune à sa manière pour se renvoyer l'une à l'autre ce coton aérien. Quelquefois il arrive que, comme on ne peut pas rire et souffler tout à la fois, le coton entre dans la bouche de celui qui cherche en vain à souffler. Cela excite le rire des autres joueurs, qui lui font donner un gage en expiation de sa gourmandise...



UNE NOUVELLE MACHINE A VOLER EXPÉRIMENTÉE PRÈS DE BERLIN



EN ALGERIE. — Le mariage d'une Française et d'un chef Arabe



GRAND EMBARRAS

## DESCRIPTION DES TOILETTES

1. *Toilette de fête pour jeunes filles de 14 à 16 ans.*— Charmante toilette pour fillette, en mousseline blanche à pois sur transparent de forme princesse en mousseline rose. Elle est garnie d'entredeux et de dentelle de 1 pouce. La ceinture et le tour du cou sont en ruban de moire de 2 pouces. Le corsage formant blouse est orné d'un empiècement, de 4 pouces devant et 4 pouces dans le dos, se composant de bandes d'étoffe froncée et d'entredeux. Manche demi-longue. Garniture de volants de 6 pouces et de 4 pouces de haut y compris la dentelle. Jupe froncée tout autour.

2. *Costume habillé pour garçons de 7 à 8 ans.* Culotte, blouse, gilet, plastron et col.—Le costume en velours brun côtelé est complété par un plastron en piqué blanc jauni, un col en satinette anglaise, nuance cuir, voilé de guipure vermicellée et une cravate en faille brune. La culotte est doublée de cotonnade ; les fentes et les pattes consolidées par de l'extrafort. Sur le poignet disposer des boutons afin de rattacher la culotte au gilet. Fermer sur le devant par des boutons. Couliasses à élastique au bord inférieur. Plastron monté sur doublure fermée derrière. Boutonniers le rattachant au gilet. Doubler la blouse d'extrafort et joindre la doublure du col marin à la garniture de devant. Col taillé sur le même patron et fixé par des boutons. Fermé par une sous-patte à boutonniers en extrafort double ; fente de poche piquée et poche en étoffe. Couliasse.

3. *Toilette de fête pour fillettes de 10 à 12 ans.*—Elle est en fine batiste rayée à semis fantaisie garnie de valenciennes entredeux et dentelle de 1 pouce de large

dèle est en monsseline étamine garni d'entredeux de broderie de 2 pouces et de dentelle valenciennes de 1 pouce. Corsage sans doublure fait d'entredeux et de bouillonnés d'étoffe de 2 pouces posés en rangs de travers sur bandes de mousseline. Fermé dans le dos par une sous-patte à boutonniers. Ceinture et écharpe en ruban bleu côtelé de 10 pouces de large. Manche demi-longue. Jupe à lés droits de 24 sur 94 pouces, avec ourlet de 4 pouces, garnie d'entre-deux et froncée sur le bord du corsage.

## UNE NOUVELLE MACHINE A VOLER

(Voir gravure)

Après l'ingénieur Lilienthal, qui trouva la mort aux portes de Berlin pendant une expérience d'aviation, voici un nouvel inventeur qui tente l'aventure avec un nouvel appareil. Cet appareil, dont notre gravure indique les formes, a été construit par le professeur Buttenstedt qui l'expérimente en ce moment à Zehlendorf, près de Berlin. Jusqu'à présent, les essais n'ont pas encore donné un résultat définitif, mais tels quels, ils autorisent, paraît-il, l'espoir d'une complète réussite dans un prochain avenir.

Pourvu que ce prochain avenir n'augmente pas d'une catastrophe la longue liste des accidents de ce genre !

Il est certain que ce phénomène, en réalité très attristant, se montre dans une foule de pays, notamment en Angleterre, et partout où il se produit, la natalité diminue.

Les chances de mariage pour une "belle demoiselle" ne sont donc plus ce qu'elles furent, et elles paraissent de moins en moins favorables.

Ignorantes comme elle le sont (encore que de plus en plus savantes) des merveilles du calcul des probabilités, les "gentes demoiselles" feront bien de lire les travaux de statistique dressés à leur intention, pour leur plus grande et parfaite instruction et consolation, par la statique officielle, qui a compulsé soigneusement les chances de la jeune fille et de la femme veuve aux



1. Robe de fête pour jeunes filles de 14 à 16 ans

2. Costume habillé (culotte, gilet, blouse, plastron et col) pour garçons de 7 à 8 ans.

3. Robe de fête décolletée pour fillettes de 10 à 12 ans  
4. Robe de fête avec manche mi-longue pour fillettes de 9 à 11 ans

et d'entredeux vermicellés de  $\frac{1}{2}$  pouce. La doublure du corsage est en batiste, recouverte d'un dessus froncé tendu dans le dos et blousant légèrement devant. Fermé dans le dos. La garniture en étoffe de 4 pouces avec dents de 5 pouces de large, sera retournée autour du décolleté. Manche courte, bouffante. La partie supérieure de la jupe a 16 pouces de haut et 88 pouces de tour ; la deuxième jupe formant volant de  $7\frac{1}{2}$  pouces de haut et 120 pouces de tour, se compose d'entredeux et de bandes d'étoffe, terminée par un volant bordé de dentelle coupé en biais de 4 pouces sur 158 pouces de tour. Le fond de jupe ayant 26 pouces sur 86 pouces sera cousu au corsage ainsi que la jupe de dessus. Ceinture en ruban côtelé bleu pâle de 4 pouces avec nœud à longs bouts.

4. *Robe de fête pour fillettes de 9 à 11 ans.*—Le mo-

## CHANCES DE MARIAGE POUR UNE FEMME

L'*Almanach Hachette pour 1899*, qui vient de paraître, et qui ne manquera pas de vivement piquer la curiosité, par la nouveauté, l'abondance et la variété de ses articles tous inédits et illustrés, répond à cette question en se basant sur les chiffres des dernières statistiques.

Ce sujet intéressant toutes nos lectrices, elles nous sauront gré de reproduire ici une partie de l'article de l'*Almanach Hachette* :

Les statisticiens nous apprennent que le nombre des mariages décroît constamment presque dans chaque pays, que partout les hyménées se retardent, qu'on ne voit plus s'unir des "damoiselles" de quinze ans à des "damoiseaux" de dix-huit, qu'on est aujourd'hui moins féru à vingt-cinq ans du désir de "convoler", même à trente, qu'autrefois à vingt.

divers moments de la vie, de l'âge heureux de quinze ans à l'âge infortuné de soixante-cinq.

ENTRE 15 ET 20 ANS.—La statistique leur apprendra que ce n'est pas entre quinze et vingt printemps que la fille à marier rencontre le plus sûrement un mari, quand elle est dans tout son charme, sinon peut-être dans toute sa splendeur.

Qui le croirait ?

Sur un total de cent mariages célébrés à Paris, treize épouses seulement sont âgées de 15 à 20 ans.

ENTRE 20 ET 25 ANS.—C'est donc dans les cinq années suivantes, entre vingt et vingt-cinq, que le plus de chrysalides deviennent papillons.

Nouvelle déconvenue : en ce quinquennat de grâce et de magnificence, il n'y a que 36 demoiselles sur 100 que l'heureux événement délivre du souci de coiffer le bonnet de sainte Catherine.

C'est exactement à l'âge où l'on coiffe théoriquement cet affreux bonnet qu'en pratique on s'en coiffe le moins, réserve faite pour la classe précédente : les cinq années qui vont du jour de la "coiffe" au trentenaire de la naissance sont celles où le plus de "futures" arrivent au grand jour de la noce : 22 pour 100.

DE 35 A 40 ANS.—Après, c'est la décadence : de trente à trente-cinq, 12 pour 100 ; de trente-cinq à quarante, 6 pour 100 ; de quarante à quarante-cinq, 5 pour 100 ; de quarante-cinq à cinquante, 1 sur 110 ; de soixante à soixante-cinq, 1 sur 365.

**LA CONCURRENCE DES VEUVES.**—Mais il n'y a pas que les jeunes filles : il y a les veuves, et les veuves sont de terribles concurrentes !

A presque tous les âges elles se marient à nombre égal plus que les demoiselles : de quinze à vingt ans une veuve sur vingt-deux veuves rentre en ménage, tandis que sur soixante-treize "jeunes" une seulement voit "couronner ses feux" ; de vingt à vingt-cinq printemps, une veuve sur huit reprend un mari, alors qu'un jeune fille sur treize (pas plus) se voit au comble de ses vœux ; de vingt-cinq à trente-cinq, une cérémonie nuptiale pour dix veuves ; de trente-cinq à quarante-cinq, une pour vingt-trois ; de quarante-cinq à cinquante-cinq, une pour soixante-huit ; de cinquante-cinq à soixante-cinq, une pour deux cent vingt-quatre.

Sur mille unions, il y en a huit cent cinquante-huit entre célibataires, soixante-six entre demoiselles et veufs, trente-cinq entre célibataires et veuves, quarante-une entre veufs et veuves.

CONSEILS PRATIQUES

**Plantes d'appartements.**—Pour revivifier les plantes d'appartements qui finissent toujours par jaunir et par dépérir, pour leur rendre leur fraîcheur, il faut les arroser de temps en temps avec de l'eau dans laquelle on a fait dissoudre du sulfate de fer (une demi once dans une pinte d'eau). On peut employer de même une solution de camphre.

**Beauté des cils et des sourcils.**—Pour régulariser la pousse de sourcils, si utiles au charme de l'expression, il faut les brosser tous les matins, en allant de la racine du nez jusqu'au bout du sourcil, avec une petite brosse molle imprégnée d'eau alcoolisée ou de glycérine. Les cils doivent être fréquemment lavés avec une infusion froide de bluets et de cerfeuil.

**Pour se conserver le teint frais.**—Faire une pâte en mêlant à froid farine d'avoine et glycérine ; appliquer sur le visage tous les soirs, en se couchant, une légère couche de cette pommade ; non seulement on se conservera le teint frais, mais on aura bientôt une peau blanche et sans rides.

**Manière de fixer les frisons.**—On achète un peu de sulfate de cuivre, on le dissout dans un verre d'eau et, avec une éponge, on humecte les cheveux à friser avec cette solution. On frise à froid. Après quelques heures, on enlève les épingles à friser. Avec cette méthode, on garde les frisons plusieurs jours.

PROPOS DU DOCTEUR

POUR BIEN SE PORTER

Je transcris, à votre intention, les règles que donne un médecin anglais à qui veut se bien porter et vivre vieux. Voici :

- Huit heures de sommeil ;
  - Dormir sur le côté droit ;
  - Tenir la fenêtre de sa chambre à coucher ouverte la nuit ;
  - Ne pas avoir son lit contre le mur ;
  - Faire de l'exercice avant le déjeuner ;
  - Manger peu de viande et de la viande bien cuite ;
  - Faire tous les jours de l'exercice en plein air ;
  - Ne pas avoir d'animaux chez soi ;
  - Vivre à la campagne si on peut ;
  - Changer souvent d'occupations ; prendre souvent des vacances ;
  - Limiter son ambition ;
  - Garder toujours son sang-froid.
- Ah ! qu'en termes élégants ces choses-là sont dites ! Hé ! Monsieur l'Anglais, tout cela est bel et bon ; mais pour nous permettre de suivre vos prescriptions, donnez-nous des rentes. Prendre des vacances, nous ne demandons pas mieux, mais il nous faut manger et nourrir nos petiots. Quant à aérer notre chambre à coucher, à ne dormir que huit heures, etc., cela, nous le voulons bien, car cela nous est facile.

Nos anciens disaient : " Pour vivre vieux, tenez-vous le ventre libre et les pieds chauds," c'est insuffisant.

Les modernes ajoutent à ces prescriptions de l'air, de l'exercice, une bonne hygiène, de la propreté, et les modernes ont raison. Soyons donc modernes.

Dr T. W.

BIBLIOGRAPHIE

*L'Année Chrétienne*, tel est le titre d'un superbe calendrier, véritable œuvre d'art divisée en douze planches, édité par la maison Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, à Paris.

Ce calendrier en portefeuille, d'un format in-quarto carré, est bien ce que l'on peut rêver de plus beau, de plus gracieux, en même temps qu'éminemment religieux à donner en cadeau à une jeune personne, à une dame, même du monde.

Le mois forme un carré long à droite du sujet ; chaque sujet est, en couleurs riches, un sujet tiré de la vie publique de Notre-Seigneur Jésus-Christ, imitation des superbes peintures murales tant admirées à Rome.

En un mot, c'est un calendrier ravissant ; sa forme portefeuille fait qu'il reste en souvenir—et c'est un souvenir que toute famille canadienne-française voudrait posséder.

S'adresser à M. Ch. Delagrave, éditeur, 15, rue Soufflot, Paris (France).

AMUSEMENTS

THÉÂTRE FRANÇAIS

Nous fait la faveur de donner cette semaine, *Pique*, un mélodrame des plus captivants dans lequel Fany Davenport a obtenu peut-être le plus de succès de toute sa carrière. Cette pièce est la propriété de Augustin Daly, et il a fallu faire les arrangements avec lui pour représenter *Pique* au théâtre populaire de la rue Sainte-Catherine. Plusieurs rôles sont d'un intérêt extraordinaire et permettront aux excellents acteurs du Français de déployer tout leur talent. Les principaux acteurs sont M. Thompson et McGrane, Miss Deane, Miss Moor et Miss Marion Kilby ont de très jolis rôles.

Dans le vaudeville, il y aura Senorita Rosa Mosso, une danseuse espagnole, qui ne fait aucunement peur aux Américains, si l'on n'en juge par le succès qu'elle vient de remporter aux Etats-Unis.

CERCLE VILLE-MARIE

Grande fête, fête superbe, le 31 janvier, au Cercle Ville-Marie. Et ce, sous la présidence du consul général de France au Canada, le très sympathique M. Alfred Kleczkowski.

Cette soirée sera l'une des plus attrayantes que l'on ait eues jusqu'ici à Montréal ; elle sera artistique, puisque l'on y entendra sur le piano et l'orgue la virtuose Mlle Victoria Cartier que tout Montréal aime et applaudit ; MM. D. Dussault et A. Lavallée-Smith, élèves distingués, eux aussi, comme Mlle V. Cartier, de M. E. Gigout.

Cette soirée sera littéraire, puisqu'une conférence fort intéressante sera donnée, sur de nobles sujets, par M. l'abbé René Labelle, P.S.S. Le conférencier est tout jeune, cela ne nuit pas. Il est très savant : ce qui fait plaisir.

Le succès, nous pouvons l'affirmer, dépassera toute espérance.

La vente des billets pour cette soirée de gala a commencé lundi 16 courant chez M. Ed. Hardy, 1676 rue Notre-Dame.

Tous les sièges sont réservés.  
Prix des places ; 25, 50, et 75 cts.

MONUMENT NATIONAL

La représentation du 19 janvier *Les Boulinard*, grande comédie en trois actes pour n'avoir pas attiré autant de monde que d'habitude, n'en a pas moins été un succès artistique supérieur à celui du *Voyage de*

*M. Perrichon* de joyeuse mémoire. MM. Duhamel Emmanuel, Tremblay, Bédard, Roy, etc., et Mmes Chappelaine, Reid et Jacques ont joué d'une manière admirable. Quelques-uns des nouveaux acteurs manquaient peut-être un peu d'aisance, mais les anciens se surpassant ont rendu leur rôle avec un jeu digne des applaudissements répétés de l'auditoire, lequel était tout à fait sympathique aux acteurs ce soir-là. L'essai du jeudi soir, comme nouvelle soirée régulière hebdomadaire prend mieux que nous ne le croyions et tous ont l'espérance de la voir définitivement adoptée. Jeudi le 26 janvier, on jouera *Les Petits Oiseaux*, une autre comédie en trois actes par M. Eugène Labiche.

Nous ne connaissons pas la pièce, mais la célébrité de son auteur est une garantie d'avance que le choix est excellent. A propos pourquoi M. Roy le directeur dramatique, ne choisirait-il pas dans le répertoire classique, de petit chef-d'œuvre de temps à autre ? Cela varierait les genres et nous initierait à un répertoire inconnu pour la plupart d'entre nous.

Outre Molière il y a de délicieuses petites pièces dans Sedaine, Marivaux, Lesage, Picard, Regnard etc. qui pourraient être jouées assez facilement et seraient un attrait de plus.

PRIMES DU MOIS DE DECEMBRE

LISTE DES RÉCLAMANTS

- Montréal.—Ferdinand Larivière, 372, rue Panet ; Gustave Cardinal, 117, rue Chatham ; Joseph Picard, 190, rue Cadieux ; Mme L. Morrison, 1528<sup>b</sup>, rue Ontario ; E. Caron, 127, rue Rachel.
- Montréal-Sud.—Philippe Rodrigue.
- Quebec.—Léonce Nadeau, 455, rue St-Jean ; J. Devarennes, 193, rue St-Olivier ; O. Châteauvert, 375, rue St-Jean ; Jules Lanouette, 282, rue Richelieu ; Albert Grenier, 126, boulevard Langelier, St-Sauveur.
- Victoriarille.—A.-N. Mercier.
- Grande Mère.—Rodolphe Mireau.
- Trois-Rivières.—Mlle Emma Blouin ; Joseph Bellefeuille, jr.
- Lotbinière.—Mme Thomas Larivière.
- Roberval, lac St-Jean.—L.-H. Gingras.
- Willimantic, Conn.—Rémi Boucher, 47, rue Main.

JEUX ET AMUSEMENTS

CHARADE

Dans l'alphabet est mon premier ;  
Au bord des marais mon dernier ;  
Fleur de la lande mon entier.

RÉBUS GRAPHIQUE

C K li T

\_\_\_\_\_ C D faux  
passait

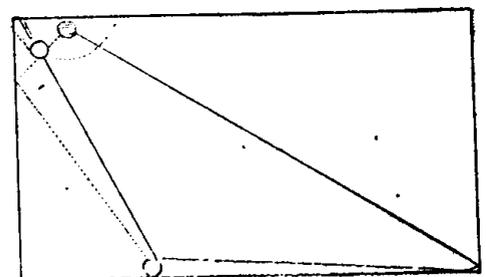
EXPLICATION DU RÉBUS PARU DANS LE No 767

Sans les trésors du cœur, le riche est pauvre. Mot à mot : Cent LÉ, trésors DU cœur LE riche, haie pauvre.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE No 768  
Engine.—Silence.

LE BILLARD

COUP DE FANTAISIE PAR BANDES



# Rosalba ou les deux Amours

ÉPISODE DE LA RÉBELLION DE 1837

Illustrations de Edmond J. Massicotte

(Suite)

Gore devait partir de Sorel, Wheterall de Chambly. Les insurgés ayant eu connaissance de ce plan d'attaque, résolurent de les contrecarrer en y opposant un double front. Nelson défendrait Saint-Denis contre Gore, et Brown irait à la rencontre de Wheterall à Saint-Charles.

Dans la matinée du 22 novembre, Nelson fit tout à coup mander Edgard Martin. Le jeune homme était un de ses meilleurs officiers.

—Capitaine, dit-il, nos éclaireurs m'informent que l'ennemi doit lever le camp à Sorel dans le courant de la nuit. Je veux que vous alliez en avant, avec un compagnon fidèle, pour opérer une reconnaissance. Les chemins sont très mauvais, l'ennemi ne marchera pas vite ; ainsi, je n'attends votre rapport que ce soir.

Cinq minutes après, Martin, accompagné d'un guide qui connaissait le pays, partait pour son expédition. Il se dirigea vers Saint-Ours, et il apprit que Gore était en marche, mais avait pris par les rangs de l'intérieur. Edgard essaya de soulever la population du village, qui avait promis son aide en cas de besoin, mais la population resta impassible. Gagnant alors la campagne, Martin constata plusieurs signes de l'approche de l'ennemi. Les femmes et les enfants fuyaient à travers champs ; les hommes emmenaient leurs attelages le long des routes dans la crainte d'être mis en réquisition. Une ou deux fois, dans les espaces découverts, il avait aperçu de loin les brillants uniformes des avant-gardes. Il en savait assez pour faire son rapport. Il revint à Saint-Denis.

Le village était en émoi. Plusieurs familles avaient fui pendant la nuit. Celles qui restaient avaient pris des mesures pour se mettre à l'abri, parce que Nelson avait décidé de ne pas quitter les limites du village pour s'aventurer en rase campagne avec sa petite troupe. Il n'avait que 800 hommes environ, dont 120 seulement avaient des mousquets ; les autres étaient armés de piques, de fourches et de bâtons.

Enfin, dans la matinée du 23, la colonne anglaise fit son apparition. Nelson fit tous ses préparatifs pour la bataille. Il posta un corps d'élite dans une grande maison de pierre appartenant à Mme St-Germain et située un peu en dehors du centre du village, sur le bord de l'eau. Ceux qui avaient des armes à feu occupèrent l'étage supérieur, tandis que ceux qui n'avaient pas de mousquets faisaient la garde en bas. C'était une grande erreur ; car, si Gore avait pu entamer la maison, tous ceux qui s'y trouvaient auraient péri.

Le premier boulet qui fut tiré éclaboussa la maçonnerie dans toutes les directions, et cinq hommes furent tués. Les autres battirent promptement en retraite. Les troupes avançaient d'un pas ferme, tirant de derrière les maisons ; mais les insurgés se rallièrent après la première défaite, et présentèrent un excellent front de bataille. Gore était furieux. Il avait donné ordre de faire avancer la seule pièce de campagne à sa disposition, mais par un malentendu quelconque, cet ordre ne fut pas exécuté. Il avait aussi commandé au capitaine Markham d'enlever une distillerie qui gênait ses mouvements sur le flanc, mais Markham fut blessé dans l'attaque et ses hommes vivement repoussés. Martin se distingua dans cette rencontre, car c'était lui qui commandait les quinze ou vingt canadiens qui occupaient la distillerie. Bien que blessé à l'épaule par la chute d'un pan de mur de la maison de pierre, on le trouvait partout où ses services étaient requis. C'est lui qui releva dans la rue le pauvre Ovide Perrault, blessé à mort. Lusignan fut tué à ses côtés.

Durant cette partie de l'engagement, les femmes et les enfants avaient cherché refuge au presbytère. Quelques-uns étaient dans les caves, d'autres dans les chambres noires. MM. Demers et Lecours leur adressaient des paroles d'encouragement quand ils n'étaient pas occupés à soigner les blessés qu'on leur apportait du champ de bataille. Les enfants, n'ayant pas la conscience du danger, bien que les balles tombassent dru sur les toits de terblanc de l'église et du presbytère, montaient au grenier pour voir la bataille.

Une petite fille de cinq ans, agenouillée près d'une fenêtre, priait Dieu de ne pas permettre aux soldats de la tuer, parce qu'elle n'avait pas vécu assez longtemps.

—La vie est si douce ! disait la pauvre enfant.

De bonne heure dans l'après-midi, Nelson reçut des renforts de la campagne, et immédiatement il résolut de prendre l'offensive.

Lentement, mais sûrement, les troupes furent délogées des maisons et de derrière les clôtures, et un détachement qui était retranché dans une grange en fut chassé avec perte.

La fusillade fut très vive pendant deux heures, après quoi Gore massa ses hommes sur le grand chemin et ordonna la retraite, abandonnant ses munitions et ses blessés. Il aurait bien voulu emporter son canon afin de ne pas laisser de trophée au vainqueur ; mais les chemins étaient mauvais, et deux de ses chevaux d'artillerie avaient été tués ; il dut donc abandonner le canon. Nelson était trop prudent pour entreprendre une poursuite.

Le capitaine Martin fut envoyé avec quelques hommes pour amener ce canon au village, où il ne resta que quelques jours et fut repris par les troupes anglaises victorieuses.

Nous ne devons pas omettre un événement qui a une certaine importance dans notre récit. Le lendemain de la bataille de Saint-Denis—veille de la bataille de Saint-Charles—on reçut avis, au camp de Nelson, que plusieurs bureaucrates avaient été arrêtés et étaient retenus à Saint-Marc. Samuel Varny était de ce nombre. Depuis plusieurs semaines, il avait été en butte à de mesquines persécutions. On avait fait tuer ses brebis en lançant des chiens sur elles. On avait coupé les jarrets à deux de ses chevaux, et plusieurs de ses vaches avaient mystérieusement disparu. On avait mis deux fois le feu à sa grange, et lui-même avait reçu des menaces personnelles. Ces persécutions étaient l'œuvre de Bavard et de quelques vauriens qui profitaient de l'agitation du moment pour exercer leurs petites vengeances sous le manteau du patriotisme. Inutile d'ajouter que les chefs insurgés désavouaient et condamnaient ces misérables moyens.

Quand Edgard Martin apprit l'arrestation de monsieur Varny, il se rendit au quartier général de Nelson, et demanda sa libération. Elle lui fut immédiatement accordée. Martin ne put porter lui-même la bonne nouvelle à M Varny ; une ordonnance fut chargée de ce message.

M. Varny ne soupçonna jamais à qui il devait sa prompte délivrance, mais Rosalba crut toujours qu'Edgard était intervenu.

La victoire de Nelson sur Gore était importante, sans doute. Si Brown pouvait aussi bien réussir avec Wetherall, la cause était gagnée. Mais cela n'était pas sûr. Wetherall, parti de Chambly, n'avait avancé que lentement, parce que les ponts avaient été détruits sur son passage ; mais on savait qu'il commandait une forte colonne et était muni de deux grosses pièces d'artillerie. A Saint-Charles, les travaux de défense formaient un quadrilatère bordé d'arbres abattus recouverts de terrassements. En avant la rivière, en arrière une montagne boisée ; de plus, la garnison était protégée par la maison et la grange de Debartzeh. Les hommes étaient mal armés ; de fait, bien peu avaient des mousquets, et on ne possédait que deux pièces d'ordonnance. La position était bonne, elle était certainement meilleure qu'à Saint-Denis ; mais, nous ne savons comment, dès la première attaque, Wetherall s'empara du mont boisé qui était la clé de la position, et braquant ses canons, il balaya le camp des insurgés. Plus tard, il fit une charge à la baïonnette qui décida du sort de la journée.

Nelson attendait d'heure en heure le résultat de la bataille, quand il vit arriver Brown lui-même, qui venait lui apprendre sa défaite. Nelson dispersa ses hommes et se prépara à fuir. Sa tête était mise à prix ainsi que celle des principaux chefs insurgés.

## CHAPITRE VIII

“PER VARIOS CASUS.”

Edgard Maurin avait le cœur brisé. Pas un des patriotes qui avaient combattu à Saint-Denis et à Saint-Charles ne ressentait plus que lui la défaite. Il ne songeait pas tant à son avenir perdu, comme médecin, qu'à la nécessité où il se trouvait de quitter Rosalba. Il se rappelait l'invitation de M. Varny, en cas de désastre, mais il ne pouvait en profiter. Il était sur la liste des proscrits et sa vie était en danger s'il demeurait dans le pays. Il fallait fuir. Nelson et les autres avaient pris la route des cantons de l'est, mais il résolut de suivre le cours du Richelieu pour se rendre dans les états de New-York ou du Vermont. Il aurait ainsi l'avantage de rencontrer, tout le long de la route, des hommes de sa race, des patriotes qui lui donneraient l'hospitalité.

Il se déguisa en journalier, traversa bravement la rivière à Saint-Antoine et commença le long et pénible pèlerinage de l'exil. Il atteignit Saint-Marc sans encombre, parce que les troupes étaient encore sur l'autre rive. Il évita Belœil, où il était trop connu ; néanmoins, il s'arrêta en vue du clocher et passa la nuit dans la maison d'un ami.

## L'ORPHELINE

PAR MME LA BARONNE DE BOUARD

(Suite)

Lorsque Florence et Archie Brice partirent sur le perron, Gérald qui, depuis un moment, debout près des chevaux, mordillait rageusement la poignée de son stick, eut un mouvement d'épaules qui signifiait clairement :

— Enfin !

Avec empressement, il aida Flor à se mettre en selle ; puis tous deux, de la main, envoyèrent un signe d'adieu vers la fenêtre où apparaissait à côté du vieux visage ridé et des papillottes éplorées d'Ethel Stone, la blanche figure d'Olivier qui leur souriait.

— L'heureuse jeunesse ! murmura-t-il en les suivant d'un regard affectueux, un peu mélancolique, le long de la grande allée sablée qui contournaient les pelouses du croquet et du tennis.

Le soleil, décidément vainqueur de la brume, sortait du rideau des nuages, épandant, en flèches d'or, ses rayons sur la terre, irisant les gouttelettes d'eau pendantes à toutes les branches, prêtant des étincellements de prisme au moindre brin d'herbe chargé de rosée ; et baignés de la blonde clarté, Flor et Gérald s'éloignant, au trot rythmé de leurs montures, semblaient emporter avec eux la vie, la lumière et la joie de Kilmore-Castle.

Du moins, il le parut ainsi à Noll, et il en éprouva comme une subtile sensation de froid qui lui donna un léger frisson.

— Sont-ils beaux et gracieux ! appuya, avec un enthousiasme convaincu, miss Ethel qui, elle non plus, n'avait pas quitté des yeux les cavaliers.

Et elle ajouta, bonnement, en matière de conclusion :

— Ne trouvez-vous pas, Olivier, *my dear*, qu'ils forment un bien joli couple ?

— Eux ? . . . quelle folie ! . . .

L'exclamation, presque violente, avait échappé aux lèvres de Noll, avant que sa volonté eût pu la retenir. Mais il se tut aussitôt ; et, comme il ne développait point sa pensée, la cousine Stone, peu perspicace, et que la gêne passée, la longue dépendance avaient rendue terre à terre, put croire que, peut-être, il trouvait Florence Dally, l'orpheline, trop pauvre pour devenir la femme de Gérald Ruthwen.

Tandis que, sans soulever aucune objection, car elle avait une frayeur terrible des contestations, la vieille miss reprenait rapidement son tricot d'un vert désespérant, lord Ruthwen essayait de se ressaisir et de coordonner les idées confuses et pénibles qui tourbillonnaient dans son cerveau.

Quelle folie . . . Mais non, ce que venait de dire Ethel Stone, avec son bon sens pratique, n'offrait rien d'extravagant. Il fallait au contraire, que Noll eût été aveugle pour que l'évidence ne l'eût pas éclairé. Comment son esprit, d'ordinaire si lucide, n'avait-il pas senti une chose que tout le monde, sans nul doute, s'accordait à trouver naturelle et prévue ? Florence et Gérald, tous deux jeunes, tous deux charmants, doués de toutes les séductions, ne paraissaient-ils pas harmonieusement créés l'un pour l'autre ? A présent qu'il y réfléchissait, il s'étonnait de ne l'avoir pas compris plus tôt. Un fait entre cent autres, aurait dû suffire à le convaincre.

Si, rompant soudain avec ses habitudes nomades, Gérald était, cette fois, demeuré à Kilmore-Castle, bien au delà des délais ordinaires s'il semblait vouloir, désormais, rester fidèle au logis de famille, sans un regret, sans un retour vers la vie aventureuse, libre et insouciant qui d'abord l'avait séduit ; c'est que, maintenant, quelque charme mystérieux le retenait au vieux manoir.

Le mystère, à cette heure, se dévoilait aux regards d'Olivier.

Gérald Ruthwen, si insensible et si vain qu'il parût, n'avait pu, sans être conquis irrésistiblement, vivre ainsi de longs mois près de cette radieuse et douce Flor, qui semblait semer des rayons autour d'elle, et que nul ne pouvait approcher sans l'aimer.

— Mon cher Noll, est-ce que vous souffrez davantage ? On dirait que vous respirez péniblement ?

— Un peu d'oppression . . . Ce n'est rien.

Une sourde impatience perçait malgré lui dans ces paroles et, contre sa coutume, il ne remercia même pas la bienveillante Ethel de sa sollicitude.

Il repassait, en son esprit, les menus événements de leur commune existence durant ces derniers temps.

Avec le retour de Gérald, une ère nouvelle s'était levée sur Kil-

more ; une ère d'activité et de contentement si intenses que lui-même en avait été galvanisé.

Ne s'était-il pas, tout-à-coup, départi de ses habitudes solitaires et silencieuses et, hier encore, oublieux des cruelles années d'infirmité, ne prenait-il pas un plaisir d'une vivacité quasi enfantine, à régler, sans l'ombre d'une inquiétude, les détails de la partie projetée, s'imprégnant au contact de Florence et de Gérald, si merveilleusement jeunes et si franchement gais, — et de jeunesse et de gaieté ?

Comme le soleil brillait haut maintenant ! . . . Son insoutenable éclat blessait les yeux de Noll, qu'avait brûlés la fièvre d'insomnie, et il pria, d'une voix un peu lasse, miss Ethel de reculer le fauteuil roulant dans l'ombre des hautes boiseries.

La fièvre, ne l'avait-il pas encore en ce moment ? Ses mains et son front brûlaient, et les pulsations désordonnées de son cœur lui ébranlaient douloureusement la poitrine.

Cependant, il cherchait à se calmer, à vaincre, par le raisonnement, cette émotion soudaine née des paroles très simples d'Ethel Stone qui le bouleversaient.

Il s'en voulait de cette insurmontable faiblesse, et faisait appel à toute son énergie pour réagir contre elle.

Lui d'ordinaire si maître de ses sentiments, lui qui, de longue date, — surtout depuis sa conversion au catholicisme, — avait appris à se dominer, il ne se reconnaissait plus. Est-ce que la première tempête allait le rouler comme un vaisseau désarmé ?

Sans doute, c'étaient les souffrances de la nuit précédente qui, en exaspérant ses nerfs malades, l'avaient ainsi désarmé, le laissant sans forces, et si lâche ! en face de l'épreuve.

Flor ! . . . Flor ! . . . Il n'avait que ce nom sur les lèvres, ce nom charmant, d'une douceur de caresse, d'une printanière fraîcheur ; dans la pensée, que son image : le pur profil, la brune tête, le regard des yeux de velours, profond, caressant et mutin.

Il voila son front dans ses mains.

Où donc s'égarait-il ?

Le jour où il avait promis à Mme Guéthary, inquiète, de garder sous sa tutelle l'enfant orpheline, il ne s'était pas engagé à la légère. Il avait bien compris qu'il prenait charge d'âme, qu'il assumait sur lui une lourde responsabilité, et que cette toute petite Flor, confiante et tendre, abandonnée à son appui, serait comme sa fille d'adoption.

La tâche, délicate et ardue, ne l'avait pas effrayé. Il s'y était voué tout entier et n'avait jamais compté avec cet impérieux devoir. Jusqu'ici, du moins, il ne croyait pas y avoir failli.

Bien des fois, en voyant grandir Florence, déjà jolie, d'une grâce rêveuse, il avait prévu qu'un jour viendrait, pour elle, où le trésor des vieilles affections paraîtrait insuffisant à son cœur soudain élargi ; un jour où ce cœur, jeune et ardent, avide de se donner, chercherait un objet nouveau, auquel s'attacher.

Elle serait aimée, elle aimerait, et, pour suivre le mari de son choix, elle quitterait Kilmore et le vieux Noll.

Oui, comme le font les mères prudentes, soucieuses de l'avenir de leurs filles, il avait envisagé ces questions-là ; il s'était préoccupé de ces choses un peu tristes et effrayantes ? . . . autrefois, il y avait bien longtemps. Alors, il ne croyait pas sa résurrection possible et une guérison fallacieuse n'était pas venue encore lui donner l'illusion de sa vie rendue pareille à celle des autres.

Alors, il n'avait pas senti la même déchirante impression que tout à l'heure quand miss Ethel lui avait demandé, de sa voix tranquille, en lui montrant Flor et Gérald prêts à disparaître au tournant de l'avenue :

— Ne trouvez-vous pas qu'ils feraient un bien joli couple ? . . .

Pourtant, il aurait dû être joyeux.

Sa grande appréhension, seul retour égoïste qu'il fit sur lui-même, — dans ces visions évoquées par sa sollicitude, ç'avait toujours été l'éloignement de Flor, la pensée de l'isolement où il retomberait lorsque la chère fille aurait dit adieu à Kilmore-Castle . . .

Or, si elle épousait Gérald, Noll ne la perdrait pas.

Elle resterait.

Elle resterait ! . . . Il la verrait heureuse, et jouirait de sa joie. Tant de fois, avec ardeur, il avait souhaité son bonheur ! Ne le demandait-il pas au Ciel dans sa prière quotidienne ?

Flor heureuse . . . Ah ! quelle détresse ! . . . l'heureuse femme de Gérald ! . . .

Mon Dieu ! quel rêve fou avait donc fait le pauvre Noll Ruthwen, pour que cette pensée, qui eût dû lui être douce, lui devint tout à coup si cruellement amère ? . . .

Il porta la main à son cœur, où passait une douleur aiguë.

— Olivier, hasarda encore une fois Ethel Stone, inquiète, je crains que vous ne vous trouviez tout à fait mal. Vous êtes très pâle. Si vous preniez un cordial ?

Il fit "non" de la tête et de la main, en s'efforçant de sourire.

Miss Ethel le regardait avec une évidente frayeur, car son visage s'était tout à coup altéré profondément.

— Il serait pourtant prudent de ne pas laisser s'aggraver ce malaise, reprit-elle avec agitation. Oh ! comme je regrette que Flo-

rence soit partie, que Brice ne soit pas là !... Je vous en prie, Noll, soyez raisonnable, laissez-moi vous préparer une infusion de mélisse. Vous la prendriez très chaude, je suis convaincue que cela vous ferait du bien.

Le jeune lord acquiesça enfin, avec lassitude, à cette demande ; et miss Stone, très confiante en l'efficacité de son remède, courut, rassénérée, chercher ses simples à l'infaillible vertu curative.

Noll savait bien que l'infusion de mélisse ne le soulagerait pas ; mais il éprouvait une triste joie à se trouver seul, à souffrir sans témoin, à pleurer sans contrainte et sans honte.

Car il pleura, vaincu, la poitrine brisée de sanglots. Quel homme — si fort fût-il — oserait se flatter d'assister insensible à l'effondrement de sa vie, de ne point accorder de larmes au fantôme évanoui de son bonheur ?

Tout à l'heure, quand il avait songé : " L'heureuse femme de Gérard ! " un orage de douleur et de colère s'était déchaîné en lui.

Son frère lui apparut comme un larron, venu par trahison lui dérober son unique bien, le trésor jalousement gardé, que l'inutile et égoïste jeune homme n'avait en rien mérité.

Et Florence !... Florence à laquelle, avec tant de patiente abnégation, il s'était si longtemps consacré ! Oublieuse et ingrate, pouvait-elle être assez frivole pour se laisser, aujourd'hui, séduire par les brillants dehors qui dissimulaient mal la pauvreté morale de Gérard Ruthwen ?

Pourquoi pas ? A vingt ans, ce qu'on aime, c'est ce qui flatte et captive le regard : une fière mine, une beauté altière, une impertinente élégance. Et Gérard avait tout cela... il possédait à profusion les dons éclatants ; tandis que lui... Ah ! pauvre Noll insensé !... comment avait-il pu perdre de vue sa misère et ses disgrâces ?

— Seigneur ! balbutia-t-il dans sa détresse, Seigneur ! ayez pitié de moi ! gardez-moi de l'injustice, de la jalousie et de la haine !... gardez-moi des folies de mon cœur !...

Le marin qui, au milieu des fureurs de l'ouragan, a su sauvegarder sa boussole est bien près du salut. Du moment où, dans le désarroi de son esprit et de son cœur, prêt à sombrer dans le désespoir, Noll Ruthwen avait retrouvé la prière, il était sauvé.

Sa volonté, vaillante et ferme, renaissait. Il en tourna aussitôt, bravement, les forces contre lui-même, et se contraignit à revenir, avec calme, aux pensées qui l'avaient d'abord si fortement ébranlé.

En bonne justice, pouvait-il reprocher à son frère une inclination pour Florence, lorsqu'il reconnaissait, lui-même, que la chère et douce créature exerçait, sur tous ceux qui l'approchaient, un irrésistible empire ? Peut-être, s'il eût dû choisir à la jeune fille un mari, l'aurait-il souhaité autre que Gérard... moins personnel, moins despotique, plus tendrement affectueux, avec des délicatesses infinies, afin de ne pas effaroucher la timidité de l'enfant... Mais... si elle l'aimait ?

De quel droit, en ce cas, eût-il accusé Flor d'ingratitude, ainsi que, dans son égarement, il le faisait tout à l'heure ?... En choisissant Gérard, auquel de ses devoirs manquerait-elle envers " l'oncle Noll " ? Elle le chérissait aussi tendrement que fille aimante pût chérir un père ; et, docile, affectueuse, l'entourait à toute heure des plus touchantes prévenances. Il ne pouvait que la bénir, elle qui avait été le rayon de soleil de sa triste vie. Ne lui avait-elle pas rendu ainsi, avec largesse, ce qu'il avait pu donner, à son enfance abandonnée, de tendresse et de protection ?

Il rougit, le front courbé de honte, d'avoir pensé à réclamer davantage de cette âme délicate et fière.

Et, après un regard jeté sur la glace qui, du fond de l'appartement, lui renvoyait sa triste image, sévère, impitoyable, il se força à mesurer l'abîme qui séparait sa précoce caducité de l'exubérante et robuste jeunesse de Gérard et de Florence.

Il se les représentait tous deux chevauchant côte à côte, là-bas, par la profonde vallée, le long du ruisseau sinueux aux ondes rapides dont le flot, courant en cascades sur les roches, accompagnait de sa chanson le murmure des douces paroles...

Un sentiment d'involontaire amertume, une fois encore, gonfla son cœur.

Ce fut sa dernière faiblesse, et il en triompha promptement.

Olivier Ruthwen redevenait maître de lui. Son âme, accessible seulement aux nobles aspirations, aux généreux dévouements, n'avait pu que par surprise, et fugitivement, se laisser envahir par la jalousie les égoïstes rancœurs.

Mais il se ressaisissait et, tout de suite, son grand courage l'emportait jusqu'aux plus héroïques renoncements.

Si Flor et Gérard s'aimaient, non seulement il ne leur en voudrait pas, non seulement il leur déroberait, avec soin, sa tristesse et son secret tourment, mais encore, — Dieu n'était-il pas là pour soutenir sa volonté, si elle fléchissait devant l'immolation ? — mais encore, il trouverait la force de se réjouir avec eux et, mettant la petite main de sa pupille dans celle de son frère, il se ferait lui-même l'artisan de leur bonheur.

Cette résolution prise, un calme divin, tout à coup, descendit en lui.

## Après la Maladie

Chacun connaît ce sentiment de bien-être que l'on ressent après une maladie plus ou moins grave.

# LE BOVRIL

Est une nourriture idéale

**Donne de la FORCE,  
STIMULE,  
NOURRIT.**

Quand miss Ethel rentra, portant, sur un petit plateau, la bouilloire d'argent contenant la fameuse infusion de mélisse, que Noll devait boire " brûlante ", elle s'arrêta sur le seuil, stupéfaite.

— Quelle bonne mine vous avez ! Voici les plus belles couleurs revenues à vos joues.

Elle ne soupçonnait pas quel effort surhumain venait de faire monter ce flot d'incarnat au pâle visage du malade.

Pouvait-elle deviner qu'en ces brèves minutes, qu'avait duré son absence, le cœur d'Olivier Ruthwen avait souffert son agonie ?

Maintenant, ses palpitations irrégulières, violentes, derniers échos de la révolte vaincue, allaient s'affaiblissant graduellement, la secousse morale, qui les avait provoquées, s'étant apaisée sous le puissant effort de la volonté maîtresse.

Ethel prépara, avec un soin consciencieux, une tasse, bien sucrée de la chaude tisane, que Noll avala non moins consciencieusement. Il savait, ce faisant, causer un si grand plaisir à l'excellente fille, puérile et maniaque, mais dévouée, qui le regardait boire avec béatitude.

— N'est-ce pas que cela va mieux ?

— Oui, bien mieux.

Il n'y avait aucune ironie dans ces paroles prononcées d'un accent calme et profond.

Noll avait laissé retomber sa tête dans les coussins de la chaise longue : ses mains, moites un peu, s'allongeaient, les nerfs détendus, abandonnées sur les couvertures ; à ses tempes perlaient quelques gouttes de sueur. Il était, à la fois, las comme un homme qui viendrait d'achever un travail fatigant et pénible, de déposer un écrasant fardeau, et fier, et content ainsi qu'un guerrier qui aurait gagné une périlleuse, une décisive bataille.

Et, de fait, Noll Ruthwen avait accompli le plus rude des labeurs remporté la plus glorieuse des victoires ; il avait triomphé de lui-même, et, il goûtait du moins, dans toute sa plénitude, la mystique joie, incomprise des natures vulgaires, du sacrifice noblement consommé.

A l'heure du déjeuner, Ethel Stone dut s'asseoir seule devant la grande table de la salle à manger. Noll, fiévreux encore, et ne se sentant pas l'ombre d'appétit, reposait dans le " grognoir " sur sa chaise longue. Il ne dormait pas, bien que ses yeux fussent clos.

Depuis quelques heures, la souffrance de la nuit était brusquement revenue, exaspérée, comme si ce mal physique qu'il méprisait eût voulu prendre sa revanche sur l'âme si fortement trempée d'Olivier.

Une douleur vive, lancinante, continue, torturait chacune de ses articulations, et, par instants en dépit de son courage et de sa patience, des tressaillements nerveux le secouaient de la tête aux pieds.

Il avait essayé de distraire son mal par l'étude, qu'il aimait toujours et qui avait été si longtemps la compagne fidèle de ses heures d'ennui ; puis, au bout de quelques instants, il avait dû repousser les feuillets sur lesquels sa main fatiguée ne traçait plus, en d'illisibles caractères, que des phrases décousues, incohérentes.

(A suivre)

CHOSSES ET AUTRES

—Les Lapons peuvent courir une distance de 150 milles par jour, ce qui est regardé comme une course ordinaire.

—De 1855 à 1898, 108 personnes ont été condamnées à mort, au Canada. De ce nombre, 60 ont subi la peine capitale, et 48 ont obtenu commutation de sentence.

—Le cœur d'une femme est trop profond pour que l'observation la plus clairvoyante en puisse sonder tous les replis, et ce n'est qu'en s'ouvrant de lui-même qu'il laisse échapper son dernier mot.

—La plus ancienne statue connue a été tirée d'un tombeau égyptien. Elle est en bois, avec des yeux de verre, et représente un cheik ou chef de tribu. Elle a, dit-on, 6,000 ans d'existence.

—Ceux qui diront qu'il n'y a pas de progrès chez les Chinois commettront une erreur. On vient d'installer à Chengfu, en Chine, un hôtel des Monnaies capable de fabriquer des pièces au montant de \$36,000 à l'heure.

—La section canadienne à l'Exposition de Paris couvrira une superficie de 31,000 pieds carrés. Les produits naturels du Canada y seront largement représentés. Selon toute probabilité, il y aura un coin spécial réservé au Klondyke.

—On vient, paraît-il, de faire à Rome une importante découverte qui a jeté l'émoi dans le monde des savants. Des cendres que l'on suppose être celles de Jules César ont été découvertes à la base de l'une des colonnes du Forum.

Les dames se sont-elles jamais demandé pourquoi elles portent leur anneau de mariage au troisième doigt de la main gauche plutôt qu'à tout autre? Cette coutume nous vient des Egyptiens, qui ont toujours cru que ce doigt correspond directement avec le cœur, par un léger nerf.

—Faisons profiter nos pêcheurs de l'expérience des autres. Les pêcheurs hollandais ont l'habitude de tuer le poisson dès sa sortie de l'eau, en lui faisant une incision sous le ventre; c'est là une pratique qui n'a pas seulement pour but et pour résultat d'éviter à l'animal des souffrances inutiles, mais qui lui conserve sa qualité. Chez le poisson qui meurt lentement, les chairs s'amollissent et la décomposition a une tendance à venir plus vite.

C'EST INSTANTANÉ

La première cuillerée de *Baume Rhumal* arrête instantanément la toux. Une bouteille vous guérira, le remède est infaillible.

Sommaire du numéro du 1er janvier de *La Grande Revue*: Lettres inédites au marquis de Sade (publiées et commentées par P. Giniaty); Les idées de M. Brunetière par Victor Basch; Méliata par Jean Aicard; Dans la Dalmatie romaine, par Charles Diehl; Philosophie de l'Antisémitisme — L'idée de race, par C. Bouglé; Mademoiselle Cloque (suite) par René Boylesse; Une évasion historique, par Paul Bonhomme; Chronique par Marcel Téaux.

La Revue contient 248 pages au moins. Abonnement: Etranger, un an: 36 fr.; six mois: 19 fr.; trois mois: 10 fr. Bureau: 11, rue de Grenelle, Paris.

LES PARENTS PREVOYANTS

Ne doivent jamais rester indifférents quand ils voient tousser leurs enfants. Dès les premières atteintes du mal, ils doivent le combattre par le *Baume Rhumal*.

—Sommaire du *Monde Moderne* (No de janvier): Roman en supplément: L'imposture, par C. Bruno; Gillette d'Étiolles, P. Cherrier (12 comp.); Au pays de Corneille, L. Berthaut (10 illus.); La pierre qui chante, poésie de M. Le-

Mme URGELE PICHE

Les médecins la disaient en consommation. Elle raconte comment elle a été guérie, grâce aux bons conseils de nos médecins spécialistes et aux Pilules Rouges du Dr Coderre

Jeunes filles qui songez à vous marier, avant de faire ce grand pas faites bien attention dans quel état est votre santé! Que de souffrances seraient évitées, et qui bien souvent ne sont que le résultat de l'ignorance, ou plus fréquemment encore de la négligence de la mère qui, par ses scrupules ou autres raisons futiles, n'instruit pas suffisamment sa fille. Une jeune femme qui ne jouit pas d'une bonne santé ne devrait pas se marier. Si elle fait le contraire, elle s'engage à de graves responsabilités et elle commet un crime contre la société. Une femme qui souffre de faiblesse ou de maladies des organes concernant l'épouse et la mère, verra toutes ses espérances s'évanouir et peut s'attendre à une vie de tortures, soit qu'elle n'ait jamais d'enfants, ou si le contraire arrive, ce sera au péril de sa vie. Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent sûrement et complètement toutes ces maladies, elles agissent directement sur les organes délicats et importants concernant la maternité. Elles donnent la force, la vigueur aux épouses et aux mères, elles éloignent tout danger, et rendent les enfants robustes et vigoureux. Lisez le témoignage suivant: "Je suis née à Sorel, et depuis plusieurs années je demeure à Montréal. Depuis la naissance de mon bébé, il y a près de deux ans, je n'ai jamais été bien. Je suis restée faible, languissante et j'éprouvais toutes sortes de maux. Les médecins disaient que c'était la consommation. J'étais obligée d'avoir quelqu'un pour prendre soin de mes enfants. Je ne pouvais plus marcher j'étais oppressée, douleurs dans le dos, les membres et le battement de cœur. Je ne mangerais rien. J'étais au lit continuellement, et j'avais de telles faiblesses, qu'on croyait que j'allais mourir. Mon mari qui avait entendu parler des Pilules Rouges du Dr Coderre, m'en fit prendre, et en même temps j'écrivis aux médecins spécialistes. Ils me répondirent de suite en me disant ce



MME URGELE PICHE

que j'avais, ce qu'il me fallait faire et surtout comment prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre. J'ai suivi les conseils, et maintenant je mange et dors bien, je suis forte, j'ai soin de mes enfants et fais mon ouvrage seule. Mon mari se joint à moi pour remercier les médecins et en même temps pour recommander les Pilules Rouges du Dr Coderre, car il pensait bien que j'allais mourir." Mme Urgèle Piché, 695, rue Lafontaine, Montréal.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont spécialement pour les maladies des femmes, elles rendent les femmes faibles fortes, elles font du sang pur, fort, riche et rouge. Elles guérissent la leucorrhée, les irrégularités, la constipation, les maux de tête, d'estomac, de reins, de côtés, douleurs dans le bas-ventre, étourdissements, nervosité, et toutes les maladies particulières au changement d'âge, bouillonnement du sang, froideur des pieds et des mains; elles sont d'une grande efficacité prises avant ou après la naissance d'un enfant. Elles aident aussi beaucoup à la formation des jeunes filles.

Si vous souffrez depuis nombre d'années, n'espérez pas qu'une ou deux boîtes de Pilules Rouges puissent vous guérir, prenez en assez pour leur donner une chance d'agir sur votre maladie, en même temps consulter pour rien. Envoyez-leur une description complète de votre maladie, vous n'avez rien à craindre, toutes lettres adressées au: DEPARTEMENT MEDICAL. BOITE 2306, MONTREAL, seront ouvertes et tenues confidentielles par eux.

REFUSEZ comme imitation toutes les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c. la boîte. Un grand nombre de marchands font cela dans le seul but de faire un peu plus d'argent sur votre achat. Nous tenons à vous dire que ces pilules sont des imitations qui souvent contiennent des drogues dangereuses. Refusez toute imitation. Si vous ne pouvez vous procurer les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre chez votre marchand, envoyez-nous 50c. en timbres pour une boîte, ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons au Canada et aux Etats-Unis, pas de douane à payer. Donnez votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adresse: CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, MONTREAL, CAN.

grand; Une journée de chasse, M. Lugnet (9 croquis); Au pays des Paludiers, Ch. Brillaud-Laujardière (11 illus.); Les coulisses des coulisses, M. Vaucaire (7 croquis); Le mouvement littéraire, Léo Claretie; La Musique, G. Danvers; Evénements géographiques; Mode du mois; Memento encyclopédique; La caricature; Jeux et récréations; Vie pratique; La cuisine. Voir l'annonce dans une autre colonne.

REMEDE CONTRE L'ASTHME

Ceux qui souffrent de l'asthme ne doivent plus abandonner leurs affaires, négliger leur maison et garder le lit pour être guéris. La nature a produit un remède végétal qui guérira pour toujours l'asthme et toutes les maladies des poumons, des voies respiratoires et des bronches. Ayant éprouvé son extraordinaire pouvoir de guérison, avec quatre-vingt-dix pour cent de guérissons complets, et désirant soulager la souffrance, j'enverrai sans aucune rémunération à tous ceux qui souffrent de l'asthme, de la consommation, du catarrhe, de la bronchite et de toutes les maladies nerveuses, cette recette en français, en allemand ou en anglais et les indications exactes sur la manière de préparer ces remèdes et de s'en servir. Envoyez par poste votre adresse avec un timbre mentionnant ce journal. W. A. NOYES, 920 Powers block, Rochester (N.-Y.).

POUR CHAPELETS DES RR PP. Croisiers, médailles et petits chapelets de St-Antoine. Timbres-poste oblitérés, écrire à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, 153, rue Shaw, Montréal.

J'ai prescrit dans ma pratique purifiée le

PURIFICATEUR  
TONIQUE  
DU SANG  
DU DR LUSSIER

J'ai constaté ses heureux effets. Je le recommande fortement.

DR SYLVESTRE,  
1240 rue St-Denis.

LE MONDE MODERNE

Grande Revue mensuelle. Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement: un an \$4.00; six mois \$2.50; trois mois \$1.20; un numéro, 30 cts.

LA NOUVELLE REVUE

25, Rue Richelieu, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT	Un an	6 mois	3 mois
	Paris et Seine	50f	26f 14f
	Départements	56f	29f 15f
	Etranger	62f	32f 17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du *Credit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.

**J.A. DUMAS**  
Photographe  
112 Rue Vitre  
Coin St-Laurent  
MONTREAL.

Corsets...

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corset Coupe parfaite. Toujours en stock les

R. G. - P. D. - D. A.  
FERRISS, Etc., Etc.

C.-J. GRENIER

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield.  
1613 Ste-Catherine, pte de la rue St-Hubert.

50 YEARS' EXPERIENCE  
**PATENTS**  
TRADE MARKS  
DESIGNS  
COPYRIGHTS &c.  
Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the  
**Scientific American.**  
A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers  
**MUNN & Co.** 361 Broadway, New York  
Branch Office, 625 W. St., Washington D. C.

**PATENTES**  
OBTENUES PROMPTEMENT  
Avez-vous une idée? Si oui, demandez notre "Guide des Inventeurs" pour savoir comment s'obtenir les patentes. Informations fournies gratuitement. **MARION & MARION**, Experts.  
Bureaux: Edifice New York Life, Montréal.  
& Atlantic Build., Washington, D. C.

# HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

**PASTILLES du Dr. JEAN**

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franc de port  
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**  
Adressez: B. Poste Boîte 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Sainte-Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.



★ VIN ★  
**ST-LEHON**

Naturel,  
Tonique,  
Stimulant.

En vente dans les  
meilleures phar-  
macies.

**LAPORTE,  
MARTIN  
& CIE,**

Seuls agents au  
Canada.

## Fourrures de toutes sortes

Capots, Manteaux, Cas-  
ques et toutes sortes de  
vêtements en fourrures.  
Spécialité de **Capots en  
Chat Sauvage.** :- :-

35 ans d'expérience

**ARMAND DOIN**

1584 Notre-Dame

**LAPRÉS & LAVERGNE**  
**Photographes**  
NO 360 RUE ST DENIS  
COIN ONTARIO MONTREAL P.Q.  
BUREAU TEL. MARCHANDS 843 RESIDENCE TEL. BELL EST 1743  
BELL EST 1283

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

### Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-F. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrins parfaits par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.  
Prix: Une boîte, avec notices, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.  
Dépôt général pour la Puisseance:

**L. A. BERNARD,**

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



Fausses dents  
**SANS PALAIS**

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.  
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez  
**J. G. A. GENDREAU, Dentiste,**

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.

34370



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

**GRANDE CHARTREUSE**

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,  
Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

**La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltée)**

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

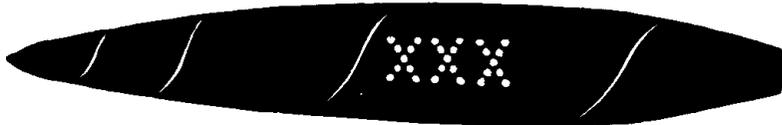
## Vêtements pour hommes

Chemises, Cravates, Faux-Cols, Manchettes, Chaussettes, Gants et sous-vêtements. La qualité est toujours la meilleure et les prix les plus bas du commerce.

**GENEREUX & Cie,**

No 227, rue St-Laurent.

## LE CAPITOL



EST FAIT AVEC DES TABACS DE PREMIERE QUALITÉ

**U. PERREault**

— RELIEUR —

No 46, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Replage, Etc.  
Relieur pour **LE MONDE ILLUSTRÉ**.  
L'ouillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.  
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de textes et quatre pages de gravures chaque semaine.

**VICTOR ROY & ALPH. CONTENT**

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4

TÉLÉPHONE 2113

**DR BERNIER**

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,

MONTREAL

### NOUVELLE

## Librairie Française

1632 RUE STE-CATHERINE

Entre les rues Labelle et Saint-Hubert

**JULES PONY, Propriétaire**

Les amateurs de littérature française trouveront à ce nouvel établissement, un choix complet d'œuvres françaises les plus nouvelles, les plus amusantes et les plus variées parues jusqu'à ce jour et à des prix très modérés. Aussi journaux français illustrés, artistiques et comiques, ainsi que revues périodiques, etc. Une visite est sollicitée.

### Un PRÊTRE

de Roue a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR  
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE  
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT  
FIEVRES - ÉPUISEMENT, etc., avec les  
**PILULES ANTONIO**  
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.  
Ph<sup>o</sup> MALAYANT, 10, r. des Deux-Ponts, PARIS  
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DECARY.

## "La Presse"

TOUT le monde lit  
le grand journal  
parce qu'il satisfait,  
instruit, intéresse et  
amuse tout le monde.

Le plus fort tirage  
au Canada, sans exception.

CIRCULATION

**65,829**

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

... FONDE EN 1826 ...

## LA MINERVE

Journal Quotidien du matin.

ABONNEMENT:

A Montréal ..... \$4.00 par an  
Hors Montréal ..... 3.00 par an

## Le Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Nouvelles, Feuilleton, Agriculture, Etc.

ABONNEMENT,

Un An . . . \$1.00 :- Six mois - 50c.

Voir notre liste de  
primes publiée toutes  
les semaines dans le  
MONDE CANADIEN.

Rédaction, Administration, Atelier  
35, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL,  
Téléphone Bell Main 613